

6-9
914

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE DU VAR

Sparsa colligo

LXXXI^{me} ANNÉE

1913



TOULON

Imprimerie-Lithographie A. BORDATO

7, Rue Chevalier Paul

1913

ACADÉMIE DU VAR



L'ACADÉMIE DU VAR, *fondée en 1800*
a été autorisée en 1811

Depuis 1832, elle publie un Bulletin Annuel

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DU VAR

Sparsa colligo

LXXXI^{me} ANNÉE

1913



TOULON
Imprimerie-Lithographie A. BORDATO
7, Rue Chevalier Paul

1913

ACADÉMIE DU VAR

BUREAU POUR L'ANNÉE 1913

- MM. DRAGEON, Gabriel, I. U, C. H, @ O. H, *président*
ALLÈGRE, *secrétaire général*.
D^r REGNAULT, *, U, O. H, *secrétaire des séances*.
D^r MOURRON, *, U, *trésorier*.
D^r FOURNIER Fr., U, *archiviste-bibliothécaire*.
-

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

- 1900 BOURRILLY Louis, I. U, @, H, H.
— LEJOURDAN, U.
1901 GISTUCCI, Léon, I. U.
1903 SÉGARD (D^r), O. *, I. U.
1907 PAILHÈS (Cdt), C. *, C. H H.
1909 D^r HAGEN, *, I. U.



LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE DU VAR

(JANVIER 1913)



MEMBRES HONORAIRES



MM.

- 1861 MISTRAL Frédéric, C. *, Maillane (B.-du-Rh.).
- 1877 BRESG (De), propriétaire, ancien conseiller général du Var, Sillans (Var), boulevard du Roi René, 12, Aix-en-Provence.
- Alfred DUTHEIL DE LA ROCHÈRE C. *, colonel d'infanterie en retraite, Ollioules (Var), quartier de Favayrolle.
- 1879 RICHARD (Ch.), I. U, conseiller à la Cour d'appel, Aix en-Provence.
- ANDRÉ (H.), I. U, ancien professeur au Lycée, rue Dumont-d'Urville, 12, Toulon
- 1899 DREUILHE, I. U, proviseur honoraire, rue des Boulangers, 36, Paris.
- 1901 F. FABIÉ, O *, I, U, Directeur de l'École Colbert, en retraite, villa « Les Troènes », La Valette, (Var)
- Jean AICARD, O *, I. U, de l'Académie Française, La Garde, près Toulon.
- 1909 GISTUCCI, I. U, Inspecteur d'Académie des Côtes du Nord, Conseiller général de la Corse, 18, rue Duguay-Trouin, St-Brieuc.
- 1910 BOURRILLY, I. U, A, *, *, Inspecteur honoraire de l'Enseignement primaire, Sainte-Marthe, Marseille.

MEMBRES TITULAIRES











MM.

- 1875 JAUBERT D., avocat, rue Peiresc, 14.
1877 MOUTTET, avoué, rue d'Antrechaus, 2.
1881 LAURE, avocat, rue Henri-Pastoureau, 2.
— MOULARD, avocat, U, Cours Lafayette, 30
1883 MARTINENG (J. de), propriétaire, quartier Val Bertrand, Toulon (Var).
— ROCHE, avocat, U, ✕, ancien conseiller général du Var, rue Revel, 16.
1885 SÉGARD (Dr), O. ✕, I. U, médecin en chef de la marine en retraite, place Puget, 10.
1893 ARMAGNIN, I. U, publiciste, chef de bureau à la Mairie.
1894 PAILHÈS, C. ✕, I. U, C. ✕, ✕, capitaine de vaisseau en retraite, boulevard de Strasbourg, 24.
— BOTTIN, U, archéologue, receveur des postes et télégraphes en retraite, Ollioules, (Var).
1895 JANET, (Armand), ✕, Ingénieur, rue Cadet, 24, Paris.
1896 DRAGEON (Gabriel), I. U, C. ✕, ✕, O., ✕, vice-consul de Norvège, avenue Vauban, 6.
— LEJOURDAN, U, ancien avocat, rue Gimelli, 12.

MM.










- 1898 VIAN, O, docteur en médecine, boulevard de Strasbourg, 44.
- PERRETTE Gaston, I. O, professeur adjoint au Lycée Voltaire, Avenue de la République, 107, à Paris (Seine).
 - HAGEN (Dr), *, I. O, médecin-major de 1^{re} classe en retraite, rue Emile-Zola, 5.
- 1899 ALLÈGRE, professeur au Lycée, rue Picot, 50.
- PAUL Alex., publiciste, rue de la République, 65.
 - LASCOLS, docteur en médecine, rue Racine, 7.
- 1901 SAUVAN, C. *, I. O, C. ✕, ✕, capitaine de vaisseau en retraite, rue de Chabannes, 17.
- RAUGÉ *, docteur en médecine, Tamaris-s/mer, villa des Pâquerettes, Toulon, rue République, 43, et Boulogne s/Seine, rue du Châlet, 12.
 - PRAT-FLOTTES, O, docteur en médecine, rue Victor-Clappier, 47.
 - ROUSTAN Fr, I. O, architecte, rue Dumont-d'Urville, 2.
- 1903 REGNAULT, *, O, O ✕, docteur en médecine, rue Peiresc, 7.
- 1904 CHARRAS, pharmacien, membre de la Société Botanique de France, Saint-Cyr (Var).
- 1905 FERRIEU, commissaire de 1^{re} classe de la Marine, à Toulon.
- MOURRON Edmond, *, O, médecin principal de la Marine, avenue Vauban, 17.
 - MAGGINI O, homme de lettres, Les Sablettes-près-Toulon.
- 1906 HONORAT Victor O, quartier des Mouissèques La Seyne, (Var).
- HAUSER Fernand, *, I. O, publiciste, 58 bis Chaussée d'Antin, Paris.

MM.

- GALL J., professeur d'allemand, Ollioules (Var).
 - 1908 GRÉGOIRE, I. , directeur du conservatoire de musique, rue Vincent-Allègre, 1.
 - LOUVET, , , , capitaine d'artillerie coloniale, boulevard Gambetta 4, Hanoï, (Tonkin).
 - GUIBAUD Maurice, (D^r) I. , médecin stomatologiste, rue Peiresc.
 - 1910 FOURNIER François, , docteur en médecine, place Puget, 9.
 - 1911 GIACOMONI, I., , professeur agrégé d'Italien au Lycée de Toulon.
 - BREMOND Félix , docteur en médecine, villa Oustalet Rabelais, au Lavandou (Var).
 - BOYER Jacques, ingénieur, bd de Strasbourg, 56.
 - 1912 ROGER J., capitaine d'infanterie, Square Vauban, Toulon.
 - RISSE Charles, Directeur des " Chroniques de Provence ", surveillant Général au Lycée de Toulon.
 - 1913 CLAPIER Louis (L'Abbé), curé-doyen, du Beausset (Var)
 - ROUSTAN Jules , Architecte, r. Dumont d'Urville, 2.
 - DUROCH Henri, enseigne de vaisseau, rue Picot, 27.
 - PARÈS Jacques I. , homme de lettre, pl. d'Armes, 14
 - DANIEL Lucien, pharmacien, bd de Strasbourg.
-

MEMBRES ASSOCIÉS

MM.

- 1875 CERCLE DE LA MÉDITERRANÉE, boulevard de Strasbourg. 15.
- MIREUR, *, I. , archiviste du département du Var, Draguignan.
 - NÈGRE, C *, commissaire général de la marine en retraite, rue Nicolas-Laugier, 35.
- 1878 JOUVE, *, O, , , consul des Pays-Bas, rue Hôtel-de-Ville, 8.
- TOYE (D^r), , médecin principal de la marine en retraite, rue Saint-Vincent, 1.
- 1879 BERTRAND, ancien notaire, rue Molière, 6.
- 1882 GIRARD, I. , professeur d'école normale en retraite, Solliès-Toucas (Var).
- 1885 CARLE, avocat, propriétaire, avenue Vauban, 8.
- 1886 ASHER (Astier), libraire, Unter den Linden, Belin (Prusse).
- 1889 CERCLE ARTISTIQUE, rue d'Antrechaus, 1.
- 1893 CHAMBRE DE COMMERCE, boulevard de Strasbourg.
- MOUTTET, I , notaire, maire de Signes (Var).
- 1894 CABRAN Auguste, , ancien maire de La Crau (Var).
- CAPON, , directeur d'école supérieure, en retraite, Solliès Pont (Var).
 - DAUPHIN, *, peintre du Ministère de la Marine, Avenue Colbert, ou Villa Paradis au Cap-Brun.
 - MICHEL, , professeur à l'école Rouvière, rue Victor-Clappier, 51.

MM.

- TOUCAS, U, directeur d'école en retraite, Pierrefeu, (Var).
- 1895 LAURET, U, professeur de musique à l'école Rouvière, route de La Valette, 16.
- TRABAUD, U, directeur de l'école des Trois-Quartiers.
- 1897 M^{lle} DE MARTINENG, campagne Val Bertrand, Toulon (Var).
- JOACHIN, I. U, directeur de l'école du Pont-du-Las.
- PEAN (Toussaint), horloger, publiciste, Brignoles (Var).
- LETUAIRE Henri, coutelier, rue d'Alger, 35.
- VIDAL (Aristide), O. @, directeur d'école en retraite, Carqueiranne (Var).
- 1898 FOURNIER U, agent général de la Caisse d'épargne, en retraite, bd Gambetta, 40, à Hyères (Var).
- GNANADICOM François. U, O. ✕. Président du Tribunal de 1^{re} instance de Saint-Pierre (Réunion).
- SPARIAT (l'abbé), ✕, majoral du Félibrige, curé de Saint-Mandrier (Var).
- 1900 LAFAYE, I. U, professeur-adjoint à la Faculté des Lettres, Boulevard Raspail, 126 à Paris.
- ROSSI, I. U, M, sculpteur, rue des Marchands, 6
- DELMAS, Jacques, I. U, agrégé de l'Université, rue Terrusse, 30, Marseille.
- 1902 MICHEL, Gabriel, ✕, I. U. procureur général, chef du service judiciaire en Indo Chine, Saïgon. (Tonkin).
- COURET, Antoine, notaire, rue Racine, 9.
- 1904 MAYBON, U, Directeur de l'école Française, Boulevard Brunat à Chang-Haï (Chine)

MM.

- 1905 BLANC (l'abbé), curé de Montmeyan (Var).
1906 DE BRIGNAC Henri, géologue, Ollioules (Var).
1908 BOURRILLY Joseph, ~~U~~, juge de paix à Marguerittes
(Gard).
1909 BONIFAY, publiciste, à Bandol (Var).
1910 D^r ZAWODNY, Joseph, directeur de l'école agrono-
mique de Ferdenthal, rue Palanque (Silésie) (Au-
triche Hongrie).
1913 FOGGIOLI, François, homme de lettres, Mananjary
(Madagascar).
— DOLLIEULE, avocat, ancien magistrat, rue Sylva-
belle, 116, à Marseille (B.-D.-R.)
-

Sociétés Savantes

CORRESPONDANTES DE L'ACADÉMIE DU VAR

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

- ABBEVILLE (Somme). — Société d'Emulation.
AIX (B.-du-Rh.). — Académie des Sciences, agriculture, arts et belles-lettres.
AIX. — Faculté de droit et des lettres, Bibliothèque de l'Université
AIX. — Faculté d'Etudes provençales.
ALGER. — Société historique Algérienne.
AMIENS (Somme). — Académie des sciences, lettres et arts.
AMIENS. — Société des Antiquaires de Picardie.
ANNECY (Hte-Savoie). — Société Florimontane.
ANGERS (Maine-et-Loire). — Société nationale, d'agriculture, sciences et arts.
ANGOULÊME (Charente). — Société archéologique et historique de la Charente.
ARRAS (Pas-de-Calais). — Académie des sciences, lettres et arts.
ARRAS. — Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais.
AUXUN (Saône-et-Loire). — Société éduenne des lettres, sciences et arts.
AUXERRE (Yonne). — Société des sciences historiques et naturelles.
AVESNES (Nord). — Société archéologique.
AVIGNON (Vaucluse). — Académie de Vaucluse.
BARBEZIEUX (Charente) - Société Archéologique, Historique et Littéraire.
BAR-LE-DUC (Meuse). — Société des lettres, sciences et arts.
BEAUNE (Côte-d'Or). — Société d'archéologie, d'histoire et de Littérature.
BEAUVAIS (Oise). — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
BESANÇON (Doubs). — Académie des sciences, belles lettres et arts.
BÉZIERS (Hérault). — Société archéologique, scientifique et littéraire.
BLOIS (Loir-et-Cher). — Société des sciences et lettres du Loir-et-Cher.
BOULOGNE (Pas-de-Calais). — Société académique.
BOURG (Ain). — Société littéraire, historique, et archéologique du département de l'Ain

- BOURGES (Cher). — Société historique, littéraire, artistique et scientifiques du département du Cher.
- BREST (Finistère). — Société académique
- CAEN (Calvados). — Académie nationale des sciences, arts et belles lettres.
- CAHORS (Lot). — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.
- CAMBRAI (Nord). — Société d'émulation.
- CARCASSONNE (Aude). — Société des arts et sciences.
- CHALON-SUR-MARNE (Marne). — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.
- CHALONS-SUR-SAONE (Saône-et-Loire). — Société d'histoire et d'archéologie.
- CHALON-SUR-SAONE. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
- CHAMBERY (Savoie). — Académie des sciences, belles-lettres et arts de la Savoie.
- CHAMBERY. — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.
- CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme). — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- CONSTANTINE. — Société archéologique du département de Constantine.
- DIGNE (Basses-Alpes). — Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes.
- DIJON (Côte-d'Or). — Syndicat d'initiative de Bourgogne.
- DIJON. — Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- DIJON. — Commission des antiquités de la Côte-d'Or.
- DOUAI (Nord). — Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord.
- DRAGUIGNAN (Var). — Société d'études scientifiques et archéologiques.
- DRAGUIGNAN (Var). — Bibliothèque municipale.
- EPINAL (Vosges). — Société d'émulation du département des Vosges.
- GAP (Hautes-Alpes). — Société d'études historiques, scientifiques artistiques et littéraires des Hautes-Alpes.
- GRENOBLE (Isère). — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
- GRENOBLE. — Académie delphinale.
- GUÉRET (Creuse). — Société des sciences naturelles et archéologiques.
- LAON (Aisne). — Société archéologique.
- LA ROCHE-SUR-YON (Vendée). — Société d'émulation de la Vendée
- LA ROCHELLE. — Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure.
- LE HAVRE (Seine-Inférieure). — Société Havraise d'études diverses.
- LE MANS (Sarthe). — Société historique et archéologique du Maine.

- LE MANS. — Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe
LE PUY (Haute-Loire). — Société d'agriculture, sciences et arts
et commerce du Puy.
- LILLE (Nord). — Commission historique du département du Nord
LILLE. — Université et Académie.
- LIMOGES (Haute-Vienne). — Société archéologique du Limousin.
- LYON (Rhône). — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- LYON. — Société d'agriculture, sciences et industries.
- LYON. — Bulletin historique du diocèse de Lyon Rhône.
- LYON. — Société littéraire, historique et archéologique.
- MACON (Saône-et-Loire). — Académie des sciences, arts et belles
lettres.
- MARSEILLE (Bouches-du-Rhône). — Académie des sciences, lettres
et beaux-arts. [Archives départementales] Préfecture.
- MARSEILLE. — Société de statistique.
- MARSEILLE. — Société archéologique de Provence, bd. Long-
champs, 63.
- MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne). — Académie des sciences, belles-
lettres et arts.
- MONTBÉLIARD (Doubs). — Société d'émulation.
- MONTBRISON (Loire). — *La Diana*, société historique et archéolo-
gique du Forez.
- MONTPELLIER (Hérault). — Académie des sciences et lettres.
- MONTPELLIER. — Société pour l'étude des langues romanes.
- MONTPELLIER. — Société archéologique.
- MOULINS (Allier). — Société d'émulation et des beaux-arts du
Bourbonnais.
- NANCY (Meurthe-et-Moselle). — Société archéologique lorraine
et du musée archéologique lorrain.
- NANTES (Loire-Inférieure). — Société académique de Nantes et
de la Loire-Inférieure.
- NARBONNE (Aude). — Commission archéologique de Narbonne.
- NEVERS (Nièvre). — Société Nivernaise des lettres, sciences et arts.
- NEVERS. — Société départementale d'agriculture de la Nièvre.
- NICE (Alpes-Maritimes). — Société des lettres, sciences et arts
des Alpes-Maritimes.
- NIMES (Gard). — Académie de Nîmes.
- ORLÉANS (Loiret). — Société archéologique et historique de l'Or-
léannais.
- PARIS. — Bibliothèque d'art et d'archéologie, rue Spontini, 19.
- PARIS. — Société nationale des Antiquaires de France, musée du
du Louvre.
- PARIS. — Revue Epigraphique, rue des Tricots à Clamart (Seine)
- PARIS. — Société d'anthropologie de Paris, rue Gimelli, 84.
- PARIS. — Société de protection des paysages de France, rue de
Grammont, 26.
- PARIS. — Société philotechnique, rue de la Banque, 8 (Mairie du
11^e arrondissement).

- PARIS. — Société d'ethnographie, rue Mazarine, 28.
- PAU (Basses-Pyrénées). — Sociétés des sciences, lettres et arts.
- PERPIGNAN (Pyrénées-Orientales). — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
- PERTUIS [Vaucluse]. — Société de l'Athénée.
- POITIERS (Vienne). — Société académique d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts.
- POITIERS. — Société des antiquaires de l'Ouest.
- RAMBOUILLET (Seine-et-Oise). — Société archéologique.
- REIMS (Marne). — Académie nationale.
- ROLEZ (Aveyron). — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
- ROCHECHOUART (Haute-Vienne). — Société des amis des sciences et arts.
- ROCHEFORT (Charente-Inférieure). — Société de géographie et d'agriculture, lettres, sciences et arts.
- SAINT-BRIEUC (Côtes-du-Nord). — Société d'Emulation des Côtes-du-Nord.
- SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE (Savoie). — Société d'histoire et d'archéologie.
- SAINT-LÔ (Manche). — Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle.
- SAINT-MALO (Ille-et-Vilaine). — Société historique et archéologique.
- SAINT-OMER (Pas-de-Calais). — Société des antiquaires de la Morinie.
- SENS (Yonne). — Société archéologique.
- SOISSONS (Aisne). — Société archéologique, historique et scientifique.
- TOULON (Var). — Société d'agriculture, de viticulture, d'aviculture, d'horticulture et d'acclimatation du Var.
- TOULON. — Société des Excursionnistes Toulonnais.
- TOULOUSE (Haute-Garonne). — Société archéologique du Midi de la France.
- TOURS (Indre-et-Loire). — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire.
- TROYES (Aube). — Société académique d'agriculture, sciences arts et belles-lettres du département de l'Aube.
- VALENCE (Drôme). — Société d'archéologie et de statistique.
- VALENCIENNES (Nord). — Société d'agriculture, sciences et arts.
- VANNES (Morbihan). — Société polymathique du Morbihan.
- VANVES (Isère). — Revue Epigraphique, route de Clamart, 59.
- VENDÔME (Loir-et-Cher). — Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.
- VERSAILLES (Seine-et-Oise). — Société des sciences morales, des lettres et arts de Seine-et-Oise.
- VERSAILLES. — Société des sciences naturelles et médicales.
- Vienne (Isère). — Société des sciences naturelles de Vienne.
- VITRY-LE-FRANÇOIS (Marne). — Société des sciences et arts.

Sociétés Etrangères

ALLEMAGNE

- STRASBOURG. — Sociétés de sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace.
COLMAR. — Société d'histoire naturelle.
METZ. — Académie de Metz.
METZ. — Société d'histoire naturelle.
GIESSEN. — Oberhessische Gesellschaft für Naturu.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

- BUENOS-AYRES. — Academia nacional de ciencias.

BELGIQUE

- BRUXELLES. — Société Royale Malacologique.

ETATS-UNIS

- DAVENPORT. — Academy of natural sciences.
MADISON. — Wisconsin Academy of sciences, arts and letters.
MISSOULA. — The University of Montana.
COLUMBUS OHIO. — State University. N. S. A.
WASHINGTON. — National Academy of sciences.
CINCINNATI. — The Lloyd Library, 224. West Court Street Ohio, U. S. A.
ILLINOIS. — University of Urbana.

ITALIE

- ROME. — Academia reale.
TURIN. — Atti della R. Accademia delle scienze.

NORVÈGE

- CHRISTIANIA. — Videnskabelige instituter og Litteraire.

RUSSIE

- MOSCOU. — Société impériale des naturalistes.

SUÈDE

- STOCKHOLM. — Antiquarisk tidskrift för Sverige.
UPSALA. — The geological institution of the University.

SUISSE

- BERNE. — Institut géographique international.

URUGUAY

- MONTEVIDEO. — Museo nacional.



PREMIERE PARTIE



Procès-Verbaux des Séances

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SEANCE DU 8 JANVIER 1913

Présidence de M. Gabriel DRAGON, Président.

Après avoir adressé à l'Assemblée ses vœux de nouvel an, M. le Président donne communication de la nombreuse correspondance reçue.

Lecture est ensuite faite du rapport que M. A. Paul a été chargé de rédiger sur l'ouvrage de M. l'abbé Clapier : « Les Zouaves Pontificaux du Var ».

M. le Dr F. Fournier lit également le rapport écrit par M. J. Boyer, sur le dernier volume de vers de M. Fernand Hauser : « Le Mystère des Mois ».

On procède au vote pour l'élection, comme membre titulaire, de M. l'abbé Clapier qui avait posé sa candidature. M. l'abbé Clapier est élu membre titulaire de l'Académie.

L'Assemblée décide ensuite de fixer au jeudi 6 mars prochain la date de sa séance publique annuelle.

La parole est donnée à M. le Dr Hagen qui lit sa très intéressante et très documentée étude sur les divers budgets de la Ville de Toulon, en 1818, 1845 et 1912, et M. le Dr Félix Brémont clot la séance par la lecture d'un savant et spirituel travail sur : « La Fève ».

SEANCE DU MERCREDI 12 FEVRIER 1913

Présidence de M. Gabriel DRAGON, Président.

M. le Président souhaite la bienvenue à un nouveau membre titulaire, M. l'abbé Clapier.

Il donne ensuite lecture de la correspondance reçue .

M. Parès, bibliothécaire de la « Société des Amis du Vieux-Toulon », demande la collection des bulletins de l'Académie.

M. Alfred Durand, administrateur honoraire des Colonies, professeur à l'Ecole des langues Orientales de Paris, prie l'Académie du Var de prendre sous son patronage une conférence qu'il a l'intention de faire sur : « Musulmans et Chrétiens et la question d'Orient ». L'Académie regrette de ne pouvoir accueillir favorablement cette demande.

M. Louis Galtier, avocat à la Cour d'appel de Bordeaux, offre à l'Académie, un opuscule : « François Fabié à Bordeaux ».

M. Charrel adresse quelques fascicules d'un ouvrage qu'il édite à Toulon : « La flore de la Provence centrale ».

M. Allègre, secrétaire général, analyse les travaux parus dans les Bulletins reçus et, en particulier, une étude de M. Maurice Braibant : « Une Madame Bovary laonnaise » extraite du Bulletin de la Société de Laon.

La séance publique annuelle est définitivement fixée au jeudi 6 mars.

SEANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE 1913

La séance publique a eu lieu, le 6 mars, dans la grande salle de la Mairie, au milieu d'une élégante assistance.

A 4 heures, le Président, M. Gabriel Drageon, ouvre la séance et remercie M. le Maire, M. le Sous-Préfet, M. l'Inspecteur d'Académie et M. l'Inspecteur primaire, d'avoir bien voulu honorer de leur présence cette cérémonie littéraire, puis il adresse un mot ému à la mémoire des membres de la Société décédés depuis un an : M. le Dr Rouvier, M^e Aillaud et M. le commandant Banon.

M. Giacomoni, procédant à la réception de M. Charles Risse, directeur des « Chroniques de Provence », rappelle la biographie et les titres littéraires de son nouveau collègue.

M. Charles Risse lit une étude : « La France à Cons-

Istanbul , dans laquelle il prend la défense des Turcs et montre comment nos intérêts seraient compromis si les alliés occupaient l'ancienne Byzance.

M. François Fabié lit deux poésies : « Le Menuisier » et « Le Sabotier ».

M. le Dr Mourron reçoit M. le capitaine Roger, un poète qui a été couronné aux jeux floraux.

M. le capitaine Roger remercie l'Académie, ses parrains, MM. le Dr Ségard, commandant Pailhés et le Dr Mourron, en faisant allusion aux œuvres de chacun d'eux, puis il fait la lecture d'une délicate poésie : « Aveux ».

M. de Martineq souhaite la bienvenue à M. l'abbé Clapier dont il présente la biographie et les titres en insistant sur « l'Histoire des Zouaves Pontificaux du Var » que fit paraître ce nouveau membre.

M. l'abbé Clapier remercie l'Académie, puis relate l'histoire du sanctuaire et de la statue de N.-D. du Beausset (Var).

M. le Dr Mourron lit trois poèmes : « Marthe », « La Rivière » et « L'Avion ».

SEANCE DU 2 AVRIL 1913

Présidence de M. Gabriel DRAGEON, Président.

M. le Président donne lecture de la correspondance reçue, qui comprend diverses invitations à des fêtes ou conférences.

M. le Dr Fr. Fournier fait hommage à l'Académie du premier numéro d'une nouvelle revue : « Le Var Médical », dans laquelle se trouve une poésie de M. Jean Aicard : « Le Chirurgical ».

M. Jacques Boyer présente le rapport qu'il a été chargé d'établir sur la candidature de M. Jules Roustan, architecte, dont il rappelle les titres littéraires et artistiques citant en particulier ses poésies et ses études critiques sur le Salon de Toulon en 1909 et 1911, il termine en lisant un des sonnets du poète : « Dans la Nuit ».

Les conclusions de ce rapport ayant été adoptées, M. J. Roustan est élu membre titulaire.

M. le Président adresse des félicitations à M. le Dr Regnault, qui, à la suite du 1^{er} Congrès international de physiologie et de pathologie comparées, vient d'être nommé officier du Dragon de l'Annam ; il rappelle que le Dr Regnault a publié sur l'Extrême-Orient de nombreux travaux dont l'Académie du Var a eu souvent la primeur.

M. Honorat lit deux poésies : « Le Voilier et le Biplan » et « Hommage à l'Aile ».

M. le capitaine Louvel a envoyé de Hanoï la traduction de deux contes chinois : « La Calebasse » et « Le Contrat de Fraternité ».

M. le Dr Brémont lit une étude complète sur les « Hirondelles ».

L'Académie décide ensuite de donner une seconde séance publique.

SEANCE DU 7 MAI 1913

Présidence de M. ALLEGRE, secrétaire général.

M. le Président donne lecture de la correspondance reçue.

M. l'abbé Clapier invite ses Collègues de l'Académie du Var à visiter prochainement les curiosités du Beausset

Il est fait hommage à l'Académie du premier numéro de la « Revue de Phytopathologie » ; de « L'Inventaire des minutes notariales du Canton de Tavernes », par l'abbé Blanc, curé de Montmeyan, enfin de plusieurs livres de poésies : « Sur Pléna », par M. Victorin Rose ; « Frisson », par M. François Poggioli ; « Les Phantasmes », par M. Duroch.

M. le Président annonce la candidature de M. l'enseigne de vaisseau Duroch (Alias Danjou), comme membre titulaire ; la Commission élue pour examiner les titres du candidat, comprend : MM. Allègre (rapporteur) ; Dr Regnault et Risse.

Le programme de la prochaine séance publique est définitivement arrêté.

SEANCE DU MERCREDI 1 JUIN 1913

Présidence de M. Gabriel DRAGEON, président.

Dès l'ouverture de la séance, M. le Président donne lecture de la correspondance reçue.

M. Siméon Gueit, de Solliès-Pont, fait hommage à l'Académie, d'un opuscule sur « Panisson ».

L'Académie a, en outre, reçu plusieurs brochures de M. de Dr Félix Brémont.

M. le Dr Regnault remet à l'Académie le premier numéro d'une nouvelle revue : « Isis », que commence à éditer M. Georges Sartou, de Wondelgemlez-Gand (Belgique), et appelle l'attention de ses collègues sur cette intéressante revue polyglotte.

M. Allègre, secrétaire général, analyse quelques articles parus dans les bulletins des sociétés correspondantes et en particulier sur le « Château-d'If » et « La Foudre et l'Eau ».

SEANCE PUBLIQUE DU JEUDI 19 JUIN 1913

Le 19 juin a eu lieu dans la grande salle de la Mairie, la deuxième séance publique annuelle de l'Académie du Var.

Le Président, M. Gabriel Drageon, ouvre la séance à 4 heures et donne successivement la parole aux divers membres inscrits pour des lectures.

M. Allègre, professeur au Lycée de Toulon, étudie « L'Education de l'Enfant ».

M. Jean Aicard a fait à tous l'agréable surprise d'apporter quelques lectures empruntées à son nouveau volume : « Le Jardin des Enfants ; « Médiance ou Calomnies », « Le Laboureur », « Le Travail bien fait » et « La France humaine ».

Toutes ces poésies ont été fort applaudies.

M. Giacomoni, professeur au Lycée, consacre une étude à la Béatrice de Dante.

M. Charles Risse, surveillant général au Lycée, lit quelques poèmes en prose : « D'or et d'argent », « Mireille » et « Aubade ».

M. le Dr Fr. Fournier étudie les différences essentielles qui existent entre les courses de taureaux provençales et les courses de taureaux espagnoles.

M. Ch. Risse lit un conte de M. Alexandre Paul « Le joueur de Tambourin », et M. Allègre donne lecture d'un poème de M. Joseph Maggini : « Au Printemps ».

SEANCE DU MERCREDI 15 OCTOBRE 1913

Présidence de M. Gabriel DRAGEON, président.

Dès l'ouverture de la séance, M. le Président annonce le décès de M. Brun, membre associé, à la famille duquel il adresse ses condoléances. Ensuite, il donne lecture de la correspondance reçue : Le Ministère de l'Instruction publique envoie un volume : « Lettres de Madame Rolland », par M. Claude Perroud.

M. le proviseur du Lycée adresse le palmarès de la distribution des prix, distribution au cours de laquelle le président, M. Gabriel Drageon, a remis lui-même à un des élèves le volume offert comme prix par l'Académie du Var.

Il est fait hommage à l'Académie d'une brochure : « Le Cancer », par M. le Dr Regnault, et du « Praticien », par M. le Dr Brémont qui a publié dans cette revue, des notices historiques et des articles humoristiques ; du « Var Médical », par M. le Dr Fr. Fournier ; d'un conte « Sous les griffes de la Tuberculose », par M. Siméon Gueit de Solliès-Pont ; enfin, du 1^{er} bulletin de l'Athénée de Pertuis.

Le ministre de l'Instruction publique invite l'Académie à se faire représenter au 52^e Congrès des Sociétés Savantes qui s'ouvrira à Paris le 14 avril 1914.

L'Association française, pour l'avancement des sciences propose l'affiliation.

M. Gabriel Drageon annonce la candidature, comme membre titulaire, de M. Daniel, publiciste, pharmacien à Six-Fours.

M. Allègre lit un rapport sur la candidature de M. Duroch, enseigne de vaisseau ; il analyse les principales œuvres de ce poète : « L'Ame dolente », « Le Livre de l'Aimée », « Les Phantasmes » ; M. Duroch est élu membre titulaire à l'unanimité.

L'Académie entend ensuite la lecture de deux poèmes : « Hymne à la Nuit », de M. J. Maggini, et « Illusions », de M. J. Gall.

M. Risse annonce que les « Chroniques de Provence », dont il est le directeur, viennent de fusionner avec les « Annales de Provence », qui paraissent à Aix.

SEANCE DU MERCREDI 5 NOVEMBRE 1913

Présidence de M. Gabriel DRAGEON, président.

M. le Président donne communication de la correspondance reçue.

M. Poggioli, récemment élu membre associé, adresse ses vifs remerciements.

M. le Dr Regnault a fait hommage à l'Académie d'une brochure « Climatologie de la région granvillaise », et d'une revue illustrée : « Æsculape », contenant une intéressante étude historique et philosophique, dont il est l'auteur ; « Leuthanasie, assassinat médical ou suprême charité ».

M. le Dr Brémond envoie : « Le Saint-Raphaël Journal », contenant son article : « Nez postiche ».

On nomme une commission chargée d'examiner les titres de M. Daniel, pharmacien à Six-Fours, publiciste et archéologue, qui pose sa candidature comme membre titulaire. Cette commission comprend : MM. Bottin et les Drs F. Fournier et Regnault.

Sur la demande de l'Association française pour l'avancement des sciences, l'Académie du Var décide de donner son adhésion à cette puissante et intéressante société d'études.

Le Président adresse ses remerciements et félicitations à l'archiviste, M. le Dr F. Fournier, pour un précieux travail bibliographique qu'il vient de terminer : le Répertoire (par ordre alphabétique des auteurs) de tous les travaux publiés dans les bulletins de l'Académie du Var, depuis 1832.

M. le Dr Ségard lit une poésie : « Promenade à Larmor (fragments d'un journal intime) ».

SEANCE DU MERCREDI 3 DECEMBRE 1913

Présidence de M. Gabriel DRAGON, président.

M. le Président annonce le décès de M. Mouron, directeur de l'école de Saint-Roch, membre associé de l'Académie. Il donne ensuite lecture de la correspondance reçue :

« L'Escolo de la Targo » a envoyé une invitation à la « Charadisso populari », donnée par le Félibre Pan Rouman sur l'ou Pouemo doou Rose de Mistral. La Société des « Amis du Vieux-Toulon » demande communication du répertoire des travaux de l'Académie du Var, récemment établi par l'archiviste.

M. Moulard et MM. les commandants Pailhès et Sauvan sont nommés membres de la Commission du bulletin.

L'Académie a reçu de nombreux ouvrages : du Ministère de l'Instruction publique : « Le compte rendu de l'Académie des Sciences de 1911 » ; de la Société des Antiquaires de Picardie : un bel Atlas illustré ; de M. le Dr Fr. Fournier : une monographie sur une question médicale ; de M. le Dr Jules Regnault, le dernier numéro « d'Hydrologica », contenant son étude sur « Les Sourciers » et comment se détermine la profondeur à laquelle on trouvera la nappe d'eau ; de M. Rouzaud, un varois de Draguignan, éditeur à Paris, un guide-an-

nuaire des étudiants et des praticiens, intitulé : le « Medicus ».

A titre exceptionnel, l'Académie du Var vote une modeste subvention pour le transport des cendres du sculpteur toulonnais Hercule, mort à Paris.

M. le commandant Pailhès et M. G. Drageon présentent la candidature de M. Parès, publiciste, auteur dramatique. membre de la Société des Auteurs et Compositeurs de musique.

La Commission élue pour examiner les titres du candidat, est ainsi constituée : MM. G. Drageon, Dr F. Fournier et Ct Pailhès (rapporteur).

Le secrétaire général, M. Allègre, analysant les principaux ouvrages reçus des sociétés correspondantes, résume un article sur « La Chanson Française », paru dans le « Bulletin de l'Académie Delphinale », puis cite quelques travaux publiés par des collègues dans le « Var Médical », et il insiste enfin sur une étude de M. Aubry : « Les Jeux de hasard et le Calcul », extraite des « Annales de la Faculté d'Aix ».



DEUXIEME PARTIE



MÉMOIRES ORIGINAUX

A François Fabié

SONNET

Tout poète a sans doute en secret le vouloir
De chanter comme toi, l'amour de son terroir,
Mais, s'il compare aux tiens ses vers à la Patrie,
Il hésite à donner l'œuvre qu'il a pêtrie.

On voudrait avec toi posséder le pouvoir,
Que depuis La Fontaine on n'avait su revoir,
De parler comme il sied, des bêtes qu'on oublie.
Et qui pourtant pour nous, sont sage compagnie.

On jalouse les vers de ta mélancolie,
Qui chante avec le deuil et pleure avec l'amour,
Près du tombeau cruel où la douleur telie.

Autre chose est encor que surtout l'on t'envie,
Qui doit servir d'exemple aux poètes du jour,
— Aussi bien que ton œuvre, ô Maître, — c'est ta vie !

CHARLES RISSE.

Catane

« Pour écrire la glorieuse histoire d'une si illustre Cité, il serait nécessaire que, comme encens, coulassent dans ma plume les rayons liquéfiés du Soleil. Je parlerai de cette Patrie de Cicérons, de Démosthènes et des plus grands Sages qui aient jamais peuplé les Lycées de Minerve ; de ce célèbre Aréopage des vertus qui, au milieu des Cendres d'une ville détruite à cinq reprises, a toujours, comme un phénix d'Eternité, dirigé son vol au Ciel de la Gloire et de la magnificence. Sache, ô mon courtois Lecteur, que je ne te décrirai pas *funditus* les prééminences de cette ville, puisque les Bibliothèques sont remplies des Annales et des livres qui parlent d'elle, et que, d'ailleurs, les sujets qui ont servi de thème aux Auteurs de grande envergure ne conviennent pas à un Pygmée dans l'art d'écrire tel que moi. Mais celui qui n'aura pas lu les fastes de Catane pourra, à l'aide de mon bref récit, se faire une idée de la corpulence du Lion par l'ongle de sa griffe, en mesurant un doigt de cette dernière au moyen du pied d'un Géant. Mon but n'est pas de noircir ces pages en mettant sous tes yeux les anciens édifices, détruits par la Colère convulsive des tremblements de terre et par le courroux brûlant du voisin Monteibel, montagne pleine de feux ; mais je veux que la postérité soit en partie informée de ce qu'était autrefois cette Cité récemment détruite sous nos yeux.

« La ville de Catane était située sur le rivage de la mer Ionienne, entre le Sud et l'Est, au pied du mont Etna... » — et on la voit encore exactement au même endroit, ressuscitée plus grande et plus belle après sa dernière terrible destruction, en 1693, dont précisément Comeindo Muglielgini — anagramme de Domenico Guglielmini, « surnommé l'Etnéen par ses confrères de l'Académie des Inféconds de Rome », — a rendu compte dans un petit volume, aujourd'hui très rare, intitulé *La Catania distrutta*. Ce brave Académicien du 17^e siècle — de la fin

du dit siècle et de la Sicile la plus espagnole — s'écrie dans les premières pages de son opuscule : « Misère des Folies humaines ! C'est lorsque l'homme croit s'être bâti une demeure capable de lutter pour les dimensions avec la maison dorée de Néron, qu'il peut bien dire qu'il s'est construit une Tombe. C'est ce qu'expérimenta, ô Lecteur, ma malheureuse patrie Catane, car ces masses qui servirent de Pyramides et d'Obélisques dans la pompe grandiose de ses Théâtres, devinrent plus tard des sépulcres, en privant de la vie tant de milliers de citoyens... Oh ! combien aurait été prudent ce qui fut considéré comme stupide de la part d'un Cynique, qui se fabriqua un palais dans un Tonneau ; car, en vérité, ceux qui imitaient Alexandre en habitant des édifices très grandioses auraient alors été contents d'être autant de Diogènes, puisque la demeure d'un Cynique (qui était le point de mire des sarcasmes) fut plus à l'abri du danger que tous les superbissimes Palais princiers. Oh ! si ces squelettes victimes de l'écroulement de la cité pouvaient parler il est certain que, du haut de la chaire de la Mort, ils donneraient aux vivants des enseignements sur la façon dont on doit vivre sur cette terre. Ils leur diraient qu'il vaut mieux être ici-bas berger ou laboureur et habiter une simple Cabane faite d'Algues, que grand de la terre et vivre dans le faste des palais. Oh ! comme, pour échapper à la pression des pierres qui les écrasaient, ils auraient été contents d'habiter sous le chaume léger, de n'avoir d'autres tentures que des rideaux de paille. Oh ! comme ils auraient abandonné leurs molles oreillers de plume, pour aller dormir sur une natte rustique et ainsi éviter que leurs demeures leur servent de tombeau... » Si les concitoyens de l'auteur, comme lui échappés au tremblement de terre — un tiers seulement sur vingt-sept mille habitants qu'avait alors Catane — ne ruminèrent pas dans leur esprit ces pensées si philosophiques, ils furent néanmoins fort effrayés par l'immense catastrophe. Vingt-quatre ans auparavant à peine, en 1669, l'Etna leur avait fait sentir sous une autre forme sa formidable puissance : la partie Ouest de la ville avait été inondée par le grand fleuve de feu descendu des

monts Rossi ; tout ce quartier de Catane fut enseveli sous la lave et le port comblé par le torrent enflammé. On savait par les livres que cinq siècles plus tôt, le 4 février 1169, un autre tremblement de terre avait dévasté Catane et enseveli sous les décombres quinze mille de ses enfants. On savait également que beaucoup trop souvent aux époques historique et préhistorique, les secousses du sol et les inondations de lave avaient ruiné la malheureuse cité. Qui donc avait pu avoir l'idée de la bâtir précisément en cet endroit, au pied de la vacillante « colonne du ciel », juste au-dessus de l'atelier du Dieu du feu ?..

I

L'événement remonte, assure-t-on, à l'époque de Noé et on en donne comme preuve les noms de deux quartiers de la ville : la Mecca et Zalisa, qui seraient ceux de Lamech, père du grand patriarche œnologue, et d'Elisa, petite-fille de ce dernier et, par conséquent, arrière-petite-fille du premier. Ceux qui sont curieux de semblables et même de plus extravagantes interprétations éty-mologiques en trouveront à foison dans certains livres. Ce qui paraît pouvoir être admis c'est que les Chalcidiens qui avaient fondé Naxos, au-dessous de Taormine, en l'an 758 avant notre ère et qui, six ou huit ans après, s'avancèrent, sous la conduite d'Evarque, jusqu'aux pentes méridionales de l'Etna, ne fondèrent pas Catane mais mirent simplement une de leurs colonies dans cette ville, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, puisqu'on lit dans les anciens auteurs qu'à une époque très reculée les convulsions de l'Etna en firent écrouler « les murailles du côté du Nord avec leurs tours, travail primitif des Cyclopes ». Laissant de côté les fables et les mythes, les Cyclopes et les Lestrygons auraient été les plus anciens habitants de l'île, les prédécesseurs des Sicanes et des Sicules qui auraient peuplé, avant toute autre région, le territoire léontin et les pentes méridionales de l'Etna. Les flammes et les secousses du volcan ne les effrayèrent pas et ils furent, au contraire, attirés par les avantages de la situation et du climat.

que devait plus tard célébrer le membre de l'Académie des Inféconds, en écrivant : « Le site d'une si bellissime Cité était tellement agréable qu'on pouvait justement lui appliquer ce que les Maures disaient de leur ville de Grenade : qu'elle était placée juste au-dessous du Paradis ». On assure aussi que le nom primitif de Catane était celui de la montagne : Etna, et que plus tard les Phéniciens l'appelèrent *Katna* pour indiquer qu'elle était petite. Aujourd'hui, après trente siècles d'une histoire agitée, celui qui l'aperçoit en faisant voile vers

la belle Trinacria (la Sicile) qui s'estompe

Entre (les caps) Pachino et Pélone,

pourrait être tenté de donner raison aux Phéniciens, et se refuser à croire que la courte rangée d'édifices qui se dressent au milieu du golfe

qu'Eurus⁽¹⁾ importune plus que Typhée⁽²⁾,

A cause du soufre naissant.

appartient à une grande cité de cent-soixante mille habitants. La raison en est que Catane s'étend surtout vers l'intérieur et ne montre qu'une petite partie de son périmètre sur la mer Ionienne. De même que la ville n'est pas très apparente du large, de même de la ville on ne voit pas la mer, à moins de l'aller chercher sur le port ou à la grande place des Martyrs. La faute en est encore à l'Etna, ce magnifique mais trop dangereux voisin. Poussant ses fleuves de feu jusqu'au rivage, il a attaqué Catane, tantôt du côté de l'Est, tantôt du côté de l'Ouest ; il l'a serrée et comme saisie avec des tenailles, entre deux mâchoires de lave noirâtre, refroidie, semblable à du fer, ce qui avait fait comparer sa forme, par Plutarque, à celle d'une râpe — *tyroctesin*.

Pour la couleur, Alexandre Dumas père a écrit : « Catane ressemble à une église tendue de noir pour un enterrement » ; impression que devait plus tard partager Paul Bourget, et qu'il a exprimée d'une façon plus laconique en qualifiant de *sombre* la ville autrefois *très brillante*...

(1) *Eurus*, nom latin du vent d'Est, correspondant au vent d'E.-S.-E. des modernes. Ce vent souffle dans une direction perpendiculaire à cette partie de la côte de Sicile.

(2) Le géant Typhée, chef des Titans, foudroyé par Jupiter et enseveli sous l'Etna, d'où il continue à vomir des flammes et à secouer le pays : c'est la personnification du volcan.

Toute la platisque du territoire de Catane a été constamment modifiée par les éruptions de l'Etna : le niveau du sol s'est relevé partout où les courants de feu liquide se sont pétrifiés ; les eaux de l'Amenanus, chanté par Ovide, ont changé de lit et disparu sous terre ; les vallons d'Albanelli et de Nésima ont été comblés ; le petit lac de Nicito n'existe plus ; d'un jour à l'autre, les quartiers maritimes se sont trouvés éloignés du rivage ; le contour de la côte s'est modifié ; le port s'est retréci pour ensuite disparaître ; de nouveaux promontoires raboteux et désolés se sont avancés au large. Ces jeux séculaires du volcan s'ajoutant aux convulsions de sa croûte, encore plus funestes aux habitants, décidèrent les Catanais contemporains de notre écrivain du XVII^e siècle à mettre entre eux et l'Etna, le fossé du Symèthe et le vaste espace occupé par la *Piana* ⁽¹⁾. Une autre fois, bien des siècles auparavant, exactement l'an IV de la 76^e olympiade, ils avaient dû évacuer leur ville natale, d'où les chassait non pas la fureur du volcan, mais celle d'un homme. Hiéron 1^{er}, tyran de Syracuse, voulant se décréter à lui-même les honneurs réservés aux Oïchistes, ou fondateurs de villes, et n'ayant pas l'occasion d'en bâtir une de toutes pièces, pensa, après avoir conquis Catane, à reléguer sa population à Léontino et à la repeupler avec de nouveaux habitants. Il lui donna alors — ou lui restitua — le nom d'Etna ⁽²⁾ et prit lui-même la qualification d'Etnéen. C'est ainsi que se souvenant peut-être du premier exode, les Catanais de 1693 décidèrent d'émigrer dans la région de Lentini (Leontium) ; mais, à la vieille cité qui s'étendait dans la partie de la plaine la plus sujette à la malaria, ils préférèrent la ville nouvelle de Carlentini, la « cité moderne, fière de tirer son origine de Charles-Quint, ce grand Alcide des Espagnes ». Si donc Pierre

(1) Plaine de Catane, appelée aussi. Champs Lestrygoniens.

(2) On lit à ce sujet dans Strabon (livre VI) : *Pristinos autem incolae Catana amisit deductis eo aliis, ab Hierone Syracusanorum tyrannus, et nomen Catanae in Aetna mutans...* Et dans Diodore (de Sicile liv. II) : *Athenis summum magistratum gerente Phaedone, olympias LXXVI : tum Hiero Naxiis et Catanensibus e patria ejectis... Catanamque mutato nomine dixit Aetnam*. La traduction latine ci-dessus de ces deux auteurs a été confrontée avec le texte grec.

Cappero, commissaire du gouvernement espagnol, envoyé tout exprès pour les dissuader de mettre à exécution ce projet désespéré, n'avait pas réussi dans son œuvre de persuasion, le nom de Catane se serait perdu pour la deuxième fois, ou bien n'aurait plus eu la signification que certains étymologistes y ont trouvé : *Kata-Etna* : sous l'Etna.

Les cataclysmes de la nature ne furent pas les seuls à l'affliger pendant le cours des siècles ; les hommes eux-mêmes contribuèrent à la ruiner. Sextus Pompée, à l'époque de son second triumvirat, détruisit une grande partie de ses édifices et jeta bas toutes ses murailles.

Auguste la restaura et en fit, par contre, une des plus florissantes colonies romaines ; mais, à la chute de l'Empire les vandales du dehors et ceux de l'île ruinèrent ses monuments les plus remarquables. Si Milan a été détruite en 1162 par Frédéric Barberousse, Catane dut subir, peu de temps après et à deux reprises, un pareil sort : la première fois, en 1194, du fait de son fils, Henri IV, pour s'être déclarée en faveur de Tancrède, comte de Lecce ; la seconde, en 1232, par œuvre de Frédéric II, pour avoir contracté alliance avec les cités guelfes et refusé de reconnaître l'autorité du Hohenstaufen. L'histoire ne dit pas si on répandit du sel sur les ruines de Catane, comme on l'avait fait sur celles de la métropole lombarde ; mais il est certain, néanmoins, que la ville fut rasée au niveau du sol, et que par contre, on construisit le château Ursino sur les ruines de l'ancienne forteresse Saturnia, pour inspirer aux citoyens de Catane une terreur salutaire, quand on leur accorda de rebâtir leurs habitations — à condition qu'elles n'auraient pas plus de deux étages, et seraient ainsi dominées par le château-fort...

Obligation, en vérité, bien inutile, car on n'avait plus à craindre de voir les Catanaïs construire de grands palais. La peur des tremblements de terre leur en aurait sûrement ôté l'envie, si, par ailleurs, ils n'avaient pas dû s'en abstenir pour une raison plus persuasive : le manque des moyens nécessaires ; car peu à peu, pendant le cours des siècles, la ville avait perdu l'importance et la prospérité dont elle avait joui à l'époque grecque et à

l'époque romaine, alors que des écrivains comme Thucydide, Pindare et Cicéron en louaient la grandeur et la beauté. Ausone ne l'avait-il pas citée en même temps que Syracuse, alors que cette dernière rivalisait avec Athènes ? Mais les témoignages mêmes de son ancienne gloire, les somptueux édifices qui l'ornaient autrefois, dépérissaient sous les injures réunies du volcan et des hommes ; aujourd'hui, après tant de nouveaux cataclysmes, tant d'autres actes de vandalismes, il n'en reste plus guère que le souvenir.

II

Catane éleva des temples somptueux à tous les dieux de l'Olympe ; un à un, ils furent remplacés — vieille histoire — par autant d'églises chrétiennes. Celui de Bacchus, près des thermes d'Achille, orné de douze autels, ressemblait, assure-t-on, au temple d'Héliopolis : sur ses dernières ruines, fut fondé, en 1400, avec les trésors de Ximénès, de Paul de Lérida et les dons de la reine Blanche, le monastère de Saint-Placide. Sur celles du temple de Janus, l'évêque de Catane, saint Léon II, le thaumaturge de Ravenne, construisit une église consacrée à Sainte-Lucie ; détruite par le tremblement de terre de 1075, cette église fut remplacée par celle de l'Annunziata et, en 1200, par celle du Carmine, qui existe encore. Castor et Pollux avaient à Catane un sanctuaire de marbre, de stuc et d'or, sur lequel furent bâties, en 1295, l'église et l'abbaye de Saint-Julien. En 1329, la reine Eléonore, femme de Frédéric II, fit construire de ses propres deniers, sur les ruines du temple de Minerve, le couvent de Saint-François et donna l'ordre de l'y ensevelir après sa mort. Seize ans plus tard, en bâtissant l'église Saint-Benoît, on trouva, en 1355, les restes du petit temple d'Esculape et sa statue, qui ne tardèrent pas à disparaître pour toujours. Sur les ruines du temple de Proserpine, on éleva, en 1382, la Collégiale ; en 1396, un hôpital et, en 1555, l'église des Jésuites occupèrent l'emplacement du temple d'Hercule ; le musée Biscari possède une statue mutilée, en partie restaurée, du héros, provenant de ce temple. La dernière substitution de l'es-

pèce a eu lieu en 1558, lorsque sur les débris du temple de Vénus, sur ses colonnes brisées, sur ses restes de mosaïques, les Bénédictins construisirent leur célèbre couvent.

Ces édifices religieux ne furent ni les seuls ni les plus importants de l'ancienne Katana. On y trouvait un temple de Cybèle, détruit par le tremblement de terre de 1020, dans le faubourg appelé aujourd'hui, par corruption, de Cibali ; un temple d'Hécate dans la localité dénommée alors Ecatea, qui porte encore aujourd'hui le nom de Licatîa ; un temple d'Apollon Arcagète, placé sur la colline de Sainte-Marthe. Celui de Cérès, dont, en 1772, le prince de Biscari découvrit les restes, devait être au nombre des plus somptueux et des plus magnifiques. Le temple que les anciens Catalans avaient érigé à la Mère Déméter se composait de deux grands édifices octogones, dont chacun était long de 150 coudées et surmontés d'une coupole que supportaient vingt Atlantes. Dans le sanctuaire, douze cariatides colossales soutenaient la précieuse statue de la déesse. Cicéron dit à ce sujet : « *In eo sacrario intimo fuit signum Cereris perantiquum; quod viri, non modo cujusmodi esset, sed ne esse quidem sciebant: aditus enim in sacrarium non est viris; sacra per mulieres ac virgines confici solent.* » Au fond du sanctuaire était une statue très ancienne de Cérès. Les hommes ne savaient pas quelle en était la forme ; ils n'en connaissaient même pas l'existence. L'entrée en est interdite à tous les hommes ; les femmes et les vierges sont les ministres de ce culte). Et le grand orateur parle de cette très antique et très mystérieuse statue pour raconter que Verrès se l'appropriait par le vol. Vers la deuxième moitié du VIII^e siècle, il existait encore plusieurs des statues qui ornaient le temple extérieurement, et que saint Léon, cité plus haut, fit détruire ainsi que tout l'édifice. Quelques débris informes, un morceau d'entablement dorique, conservé au musée Biscari, et une petite statue de Cérès, qui se trouve à celui des Bénédictins, restent pour attester que ce magnifique édifice a réellement existé. On dit que la grande statue de Ju-

(1) Cicéron, seconde action contre Verrès, livre IV, § XLV.

piter, dont le prince de Biscari a conservé le torse mutilé, sans tête, ni bras, d'un modelé exquis, et qui compte au nombre des plus beaux morceaux de sa collection, faisait partie du temple consacré à ce dieu. Cette hypothèse, comme tant d'autres du même genre, ne peut pas être confirmée par des preuves sans réplique ; il reste même à s'assurer que ce Jupiter grec n'est pas plutôt un Bacchus romain...

La cité antique était ornée d'autres édifices et d'autres monuments somptueux que la nature, le temps et les hommes ont abîmés autant — davantage même — que les temples dont nous venons de parler. Dans la partie de la ville comprise aujourd'hui entre la cour Saint-Pantaléon et le couvent de Saint-Augustin, se dressaient alors le Forum, la Basilique, la Curie, le Palais du Trésor, l'Hôtel des Monnaies ainsi que d'autres constructions profanes ou sacrées ; il n'en reste plus rien ou presque rien. D'après Vitruve, le Forum avait la forme d'un parallélogramme avec, au milieu, une place entourée d'un portique à colonnes ; d'après Bolano, il était de forme carrée et avait deux étages. A l'époque où vivait ce chroniqueur, il n'y manquait que le côté Ouest ; une partie des locaux de l'étage supérieur des trois autres côtés étaient encore visibles ; ceux de l'étage inférieur étaient sous terre. On comptait huit de ces locaux au midi, sept à l'Est et quatre au Nord. Il ne reste plus aujourd'hui que les voûtes de quelques-uns, et pour les voir il faut descendre sous terre, à la lueur des lanternes, dans ce que les gens du peuple appellent *Grottes de Saint-Pantaléon*, de vrais antres où le pied ne trouve plus l'ancien dallage en grandes plaques de pierre calcaire, et cela pour deux raisons, toutes les deux très concluantes. La première, que l'eau qu'on rencontre constamment dans ces lieux ne permet pas au visiteur de s'aventurer bien loin ; la deuxième, que lorsque le monument était en voie de disparaître, ce dallage fut enlevé pour servir à paver le second vestibule du musée Biscari.

Les uniques restes, désormais ensevelis eux aussi, de la Curie, de la Basilique, de l'Hôtel des Monnaies, etc., etc., sont probablement les voûtes et les portiques sur les-

quels le couvent de Saint-Augustin a été construit. Seules les colonnes trouvées à cet endroit existent encore : ce sont les trente-deux qui forment les arcades de la place Mazzini. Catane avait également un Hippodrome ou Cirque, décoré de statues, incrusté de marbres, arrosé par deux systèmes de canaux, appelés *Nils* les plus grands, *Euripes* les plus petits. Il n'en reste plus rien, à l'exception des obélisques qui en marquaient la *spina* et les *metae*. L'un d'eux serait celui dont les morceaux se trouvent au musée Biscari ; l'autre celui qui se dresse sur la fontaine de l'Eléphant de la place du Duomo, ce monument singulier où sont représentées et symbolisées trois civilisations. La civilisation punique par l'éléphant que les Catanais adoptèrent pour emblème — comme on le voit d'abord par un sceau du comte de Paternò — pour avoir repoussé les attaques des Carthaginois, malgré que la cavalerie de ces derniers fut pourvue d'un escadron de ces effrayants pachydermes. La civilisation égyptienne par l'obélisque qui, soit qu'il ait servi de *meta* dans le Cirque, soit, au contraire, qu'il n'ait été transporté ici qu'au temps des croisades, provient très probablement de la terre des Pharaons, peut-être même des carrières de granit de Syène, comme l'indiquent les hiéroglyphes qui y sont sculptés. La civilisation chrétienne par le globe, les branches de palmes, l'épigraphe angélique et la croix dont est surmonté l'obélisque en question.

La cité antique avait également un Gymnase qui, s'il ne fut pas fondé par Caronda, 680 ans avant l'ère vulgaire, a été restauré par Marcellus en récompense de la fidélité gardée à Rome par les Catanais, pendant la guerre contre Syracuse. Il n'en reste de trace que dans les livres. Un grand aqueduc, qui n'avait pas moins de seize milles de longueur, amenait en ville les eaux de Licodia ; il n'en existe plus que quelques misérables vestiges. Une aussi grande quantité d'eau était nécessaire pour alimenter la naumachie, dont les derniers vestiges ont disparu sous les laves vomies par l'Etna. Il y avait une Nymphée construite par Ero Apolline et restaurée sous Arsinius, préfet de Sicile, par les soins de Flavius

Ambrosius, ainsi que de très nombreux Thermes, dont plusieurs subsistent encore dans un état de conservation convenable.

Les Thermes d'Achille ou de Dionysis, ainsi nommés parce qu'ils étaient voisins du temple de Bacchus, furent restaurés par le proconsul Lucius Liberius. Ils se trouvent actuellement sous la cathédrale et le séminaire qui lui est limitrophe. Les fondations de ces deux édifices ne permettent pas de les explorer en entier ; elles laissent voir seulement un corridor et une salle dont la voûte soutenue par quatre gros piliers est recouverte de stucs ornés de figures en bas-relief : petits enfants, pampres, grappes de raisin et autres emblèmes bachiques. Un bas-relief petit mais d'une facture exquise, qui représente une procession dionysiaque, est conservé au musée des Bénédictins. La petite église de Sainte-Marie-de-la-Ronde est le reste — probablement l'*atrium* ou le *laconicum* — de grands thermes, dont beaucoup de fragments, tels que des morceaux de mosaïques, de sculptures et d'inscriptions, se trouvent dans les deux musées de Catane. D'autres plus petits restes de thermes ont été trouvés en différents endroits de la ville : le plus considérable, un établissement thermal presque complet, existe encore sous le couvent de Santa Maria de l'Indirizzo. D'une première salle, on passe dans l'*apoditerium* ou vestiaire, puis dans une espèce de bain séparé, ensuite dans une deuxième salle qui communique avec le *laconicum* et enfin dans une troisième de forme octogonale sur les côtés de laquelle sont disposés les *clipei* (boucliers). Les fourneaux sont en place ainsi qu'un réservoir d'eau, divers conduits pour l'air chaud, l'emplacement du siège des latrines, l'émissaire des eaux sales et les encastres dans lesquels étaient fixées les conduites de plomb, que l'on conserve au musée Biscari.

Au nombre des restes d'édifices publics qui illustrent l'ancienne colonie chalcidienne, il en est d'autres plus remarquables encore. La première place, comme ancienneté, revient incontestablement au Théâtre, qu'on qualifie de grec mais qu'on désignerait plus exactement en le qualifiant de gréco-romain. Les parties visibles sont

sans aucun doute de construction romaine ; mais il est probable que l'édifice romain s'élève sur des fondations grecques. Les livres d'histoire disent, en effet, qu'à l'époque des Grecs, Catane avait un théâtre, où Alcibiade, un des commandants de l'armée athénienne envoyée pour assiéger Syracuse, harangua les habitants pour leur faire embrasser le parti de sa patrie. Si Diodore et Cicéron n'ont pas mentionné le théâtre de Catane, la chose s'explique tout naturellement par le fait qu'il avait été ruiné par les tremblements de terre et recouvert par les laves. Il est probable que les Romains élevèrent ensuite la masse imposante du leur sur les restes de l'ancien. On peut se faire une idée de ce qu'était l'édifice bâti par les Romains par ce qu'il en reste encore, dont une partie est à découvert et une partie sous terre : trois étages de corridors, les escaliers par où l'on passe de l'un à l'autre étage et ceux qui partagent la *cavea* en *cunei*, le plancher en marbre blanc et rouge de l'orchestre sur lequel étaient les sièges, et les morceaux de sculpture et d'architecture conservés au musée Biscari, qui comprennent : une gracieuse figure de Muse, des fragments de statues, de chapiteaux, de piédestaux, dont le dé du plus grand représente une Victoire et deux guerriers sans casque, armet ou lance, des morceaux de fûts de colonnes et des architraves, dont un porte sculptée dans la frise une *Néréide vaincue par Hercule*. Les colonnes transportées sur d'autres points de la ville, les six autres qui ornent la façade du Duomo, les deux de l'Hôtel de Ville et celle qui orne la place des Martyrs, faisaient partie de la scène et du portique du théâtre de Catane ; les marbres blancs et rouges qui ont servi au dallage du Duomo, proviennent des sièges du théâtre. L'édifice était aussi remarquable par ses dimensions que par la richesse de son ornementation : il contenait le double de spectateurs que le théâtre d'Athènes et un peu moins que le nombre de ceux qui trouvaient place dans celui de Syracuse. Son importance est, d'ailleurs, prouvée par l'Odéon qui lui était et lui est encore annexé. Mario Musumeci, architecte distingué et savant archéologue qui vivait il y a un siècle, a donné une belle reconstitution de

l'édifice annexé au théâtre de Catane, et en a fait ressortir l'importance.

Tandis qu'il ne reste que de trop maigres vestiges des autres rares Odéons, on aperçoit encore onze *cunei* sur les dix-sept de celui de Catane ; les six autres, détruits, sont indiqués par le périmètre de l'édifice. A l'extrémité Est de la précinction, qui est à découvert, s'appuyaient treize gradins qui descendaient jusqu'à l'orchestre, entouré, du côté du *pulpitum*, par le mur au-delà duquel on n'aperçoit aucune autre construction. Le revêtement extérieur est formé de morceaux carrés de lave, disposés en rangées horizontales et parallèles, d'inégale hauteur, à la manière pseudo-isodome. Il n'y a qu'une communication entre l'intérieur et l'extérieur, à travers le *cuneus* du centre : preuve que l'Odéon ne servait pas à de grandes réunions populaires mais seulement à des assemblées restreintes, aux concours des auteurs dramatiques et aux répétitions des chœurs, comme le confirme l'absence de scène. Ici encore les tremblements de terre et les vandales ont laissé leur empreinte : les colonnes qui ornaient le *pulpitum* ont été perdues ; les morceaux d'ornementation du mur de précinction et du mur extérieur, à partir de la cimaise, ont été détruits, sauf quelques fragments que l'on prétend constituer la décoration de la porte Nord du Duomo, comme nous le dirons plus loin. Pour ces raisons, l'édifice est à peine reconnaissable, mutilé, éventré, comme il est, converti, dans ses parties encore solides, en habitations de pauvres gens, avec les arches des *cunei* transformées en horribles petits balcons et en taudis malpropres.

Tandis qu'on attend encore le travail de restauration demandé pour l'Odéon, on a récemment commencé l'exhumation d'autres restes glorieux : ceux de l'amphithéâtre, un des plus grands de la Sicile. Voisin du palais du Préconsul et des prisons, il était de forme elliptique, avec un grand axe extérieur de 125 mètres et intérieur de 71 mètres, un petit axe extérieur de 106 mètres, intérieur de 52 mètres. On y comptait 56 arches, trois rangées de sièges et deux précinctions ; sa hauteur dépassait 30 mètres et il contenait seize mille spectateurs. Jusqu'à ces derniers temps, la majesté de cette construction n'était connue que par les livres et un vieux tableau du Niger, parce que, comme si les trem-

blements de terre et les incendies n'avaient pas suffi, la main de l'homme en avait consommé la ruine complète. Jusqu'en 1906, on n'en voyait que quelques pans de mur, quelques arcades, quelques voûtes sous les fondations de maisons modernes. Si ces restes permirent à Garruccio, avec l'aide des livres, de représenter savamment le somptueux édifice, ils ne semblaient pas suffisants à d'autres auteurs pour admettre qu'il avait existé.

Grâce aux fouilles entreprises sur la place Stesicorea, les plus sceptiques peuvent aujourd'hui voir de leurs yeux et toucher de leurs mains, tout un côté de l'énorme masse, une partie des gradins, une grande partie des corridors, plusieurs rangées d'arceaux et la porte qui donnait accès dans l'arène. Ce squelette mutilé, s'il est la preuve de la barbarie des générations qui l'ont réduit à un état aussi lamentable, atteste encore, néanmoins, par la noblesse sévère de ses lignes, par la solidité majestueuse de sa structure, l'ancienne grandeur de la ville.

Mais, plus encore que par les restes de ce monument et des autres édifices majestueux dont nous avons déjà parlé, le degré de splendeur et de civilisation de Katana se montre par des œuvres d'art bien plus petites, vraiment minuscules. Nous voulons parler des monnaies qui y ont été frappées. Dans la merveilleuse collection de monnaies gréco-sicules du baron de Floristella, à Acireale, celles de Catane sont parmi les plus nombreuses. On y en compté une soixantaine en or, en argent et en bronze. Toutes ont une valeur particulière, mais quelques-unes sont comptées au nombre des meilleurs exemplaires de cet art que la Sicile grecque a porté jusqu'à la perfection. Le tétradrachme portant au droit la tête laurée d'Apollon et au revers le quadriges, œuvre d'Hérakleidas et signée de lui, n'a que bien peu de chose à envier aux Aréthuses syracusanes. Evainetos, Choïrion, Proklès et d'autres artistes dont s'est perdu le nom, ont gravé pour Catane d'autres très beaux coins, sur lesquels, avec les têtes d'Amenanus, de satyres, de faunes, de divinités, avec les épis de blé, les chars, les quadriges, les taureaux à tête humaine, les Victoires, les Justices, sont représentés des personnages et des emblèmes locaux, comme l'écrevisse dite impériale,

le groupe des Frères Pieux, Anapias et Anphimos, portant leurs parents pour les sauver du feu de l'éruption de l'Etna, appelée, pour ce motif, éruption des Frères Pieux. Mais la plus belle, en tout cas, la plus rare et la plus intéressante, des pièces de monnaies de Catane est peut-être celle qui remonte à l'époque où la ville reçut le nom d'Etna. Sur une des faces on lit, en effet, l'inscription

AITNAION, au lieu de KATANAION.

On ne saurait dire si l'avers qui porte la tête en-guirlandée de lierre du chauve Silène barbu, avec des oreilles de bouc, est plus beau que le revers où en face d'un aigle aux ailes repliées, perché au sommet d'un pin, on voit Jupiter Etnéen, vêtu d'un *himation* fixé sur l'épaule gauche, assis sur un riche trône, la main droite appuyée sur un bâton replié en forme de croc, la main gauche portant une foudre ailée. On ne connaît, jusqu'à présent, qu'un seul exemplaire de cette pièce de monnaie.

III

Bien que déchue, tombée dans la misère et dépeuplée, Catane posséda cependant au moyen âge, quelques belles œuvres d'art, surtout chrétiennes. S'il ne reste plus que de rares et piètres débris de ses anciens édifices païens, nous devons dire que les tremblements de terre n'ont laissé guère davantage des temples chrétiens qui furent alors construits aux dépens des monuments de l'antiquité. Presque tout ce qui en existe parle de sainte Agathe, la vierge martyrisée par Quintianus, préteur ou proconsul romain en Sicile vers le milieu du troisième siècle.

Les Actes latins racontent que, née de parents nobles, entre 237 et 238, sous l'empereur Décius, Agathe avait embrassé la foi de Jésus et s'était vouée à lui. lorsque Quintianus voulut l'épouser, pour satisfaire la double cupidité excitée dans son âme dépravée par la beauté et les richesses de la jeune fille, âgée de quinze ans à peine. Comme elle résistait courageusement aux flatteries, aux promesses, aux exemples de corruption dans la maison de la matrone Aphrodisie à qui l'autoritaire Romain l'avait confiée, ce dernier la fit mettre

en jugement comme coupable d'avoir renié les dieux. Avertie d'avoir à les vénérer comme elle le devait, elle les bafoua et aux menaces de tourments terrestres elle répondit en menaçant son persécuteur de la damnation éternelle. Reconduite en prison, où ses bourreaux la poussaient brutalement, on la vit rester miraculeusement sur place, immobile, avec la plante des pieds imprimée dans la pierre ; puis, étant volontairement entrée en prison, elle y passa une journée en prières. Reconduite devant le tyran, elle continua à lui résister avec tant de fermeté que Quintianus, fou de colère, ordonna à ses lieutenants de la tourmenter avec des barres et des lames rougies au feu, après l'avoir fait attacher sur un chevalet, puis de lui tordre et de lui arracher un sein et finalement de l'étendre sur des charbons ardents. Mais, au moment où elle subissait ce dernier supplice, un tremblement de terre ébranla la ville jusqu'aux fondements. Deux assesseurs du proconsul, Silvinus et Falconius, qui se divertissaient de cet atroce spectacle, restèrent ensevelis sous les ruines et la population, voyant dans le cataclysme un châtement de Dieu, s'insurgea contre le tyran, qui fut forcé de suspendre le supplice et de prendre la fuite. Peu après, il trouva la mort au passage du Symèthe. Retirée trop tard de la fournaise, la martyre épuisée rendit le dernier soupir, et ses pieux coreligionnaires déposèrent son corps dans un tombeau construit exprès. Au moment où le sarcophage allait être fermé, survint un très bel enfant accompagné de cent autres qui déposa à côté de la dépouille de la jeune martyre une tablette de marbre avec l'Epigraphe angélique dont les initiales se voient aujourd'hui reproduites en tant d'endroits : *Mentem Sanctam Spontaneam Honorem Deo Et Patriae Liberationem*. Les Catalans commencèrent alors à la vénérer comme leur protectrice céleste, et lorsqu'ils eurent pris confiance en sa puissance divine son culte commença à s'étendre au-delà des limites de la ville et de l'île, dans le monde entier. En 263, l'évêque Evérius lui consacra un premier édicule en forme de crypte, bâti sur les ruines du Prétoire ; cinquante ans plus tard, au commencement du 4^e siècle, on lui éleva une église rebâtie ou embellie par saint Léon. Cette église, appelée Sainte-Agathe-l'An-

cienne, fut pendant longtemps la cathédrale de Catane ; mais les tremblements de terre de 1169 et de 1693 l'endommagèrent à tel point, que l'église reconstruite sur ses ruines, n'en conserve d'autres vestiges que trois morceaux anciens. Le premier et le plus remarquable est le « tombeau neuf » où furent conservés pendant tant de siècles les précieux restes mortels de la sainte. La tombe proprement dite est en marbre et ornée de bas-reliefs où l'on voit — ou pour mieux dire l'on verrait, si elle n'était pas presque entièrement encastrée dans le nouveau maître-autel — d'un côté, deux griffons affrontés devant un candélabre allumé ; de l'autre, des centaures et des combattants. L'architecte Sciuto Patti, qui a pu examiner cette tombe, la fait remonter à l'époque de la Rome impériale et assigne au couvercle une date très postérieure. Ce couvercle est d'une autre espèce de pierre que la tombe ; il porte des emblèmes chrétiens et le personnage du Rédempteur, qui se rapportent à la période byzantine. Les deux autres restes de l'ancienne et vraiment *antique* église Sainte-Agathe, ont été retrouvés en juillet 1742 : l'un est la transcription sur marbre en caractères gothiques de l'épigraphie angélique, dont l'original a été porté à Crémone. Sur la première ligne, avant les lettres, on a sculpté une main sans pouce, l'index et le médium allongés, l'annulaire et le petit doigt repliés, dans le geste de bénir. L'autre morceau, plus remarquable, est un bas-relief en marbre, aux angles arrondis, dans lesquels sont sculptés deux nimbes porte-croix terminés par un listel plat, avec des croix bysantines. Il porte également une inscription explicative du sujet de la scène représentée dans la partie centrale : la visite de saint Pierre à sainte Agathe enfermée dans sa prison. Les personnages frustes, simplement ébauchés, ne manquent pas d'expression ; ils montrent les caractéristiques propres à l'ère chrétienne primitive. Ces deux morceaux ont été encastrés dans le mur l'un au-dessus de l'autre et raccordés par des encadrements de marbre de couleur. A toucher Sainte-Agathe-l'Ancienne se trouve l'autre petite église du Santo Carcere (Sainte-Prison) où, avec d'autres reliques de la martyre, comme l'empreinte de ses

pieds dans la pierre, on trouve certains autres restes de l'ancienne Catane moyenâgeuse, échappés aux tremblements de terre et aux vandales. En la regardant de l'extérieur et par côté, il semble que l'église s'élève sur les murailles de l'enceinte de Charles-Quint, au point où le bastion fait un angle ; à l'intérieur, par un escalier sombre, on descend dans une partie des anciennes prisons romaines. Ce qu'on en voit a fait penser à Sciuto Patli qu'il s'agit de la partie médiane — *interior* — placée entre la partie supérieure — *custodia communis* — et la partie inférieure. — *inferior* ou *robor*. La construction montre les mêmes caractères qui distinguent l'amphithéâtre, le théâtre, l'odéon, les thermes et les autres monuments romains de Catane. Sur les murailles de l'intérieur on distingue la trace d'anciennes fresques, mais, chose plus singulière, sur la façade de style baroque de cette petite église, rebâtie après le tremblement de terre de 1693, se trouve la magnifique porte, ayant appartenu primitivement à un autre monument et ajoutée au 18^e siècle. Nous reparlerons bientôt de cette porte, à propos d'un autre monument dont, à l'origine, elle faisait partie ; mais, avant de quitter le Santo Carcere, il y a lieu de faire observer que cette église ne s'écroula pas toute entière en 1693, et que l'ancienne construction est encore visible dans l'église refaite et agrandie dans la partie où la voûte à arêtes de style ogival est décorée d'ogives très saillantes, placées sur des colonnes ornées de chapiteaux d'un dessin gracieux.

La même structure gothico-normande, avec la voûte à arcs ogivaux appuyée sur les petites colonnes des angles, se retrouve à Sainte-Marie-de-Jésus, dans la petite chapelle de la famille Paternò, restée debout en 1693, alors que tout le reste de l'église, refaite plus tard, fut démoli. Le gothique de ces deux morceaux n'est pas très ancien, car le Santo Carcere et Sainte-Marie-de-Jésus furent bâtis pendant la première moitié du 15^e siècle. De date plus ancienne devait être, au contraire, le gothique de l'église Saint-Jean-de-Flères, dont la construction primitive remonte au 4^e siècle, exactement à l'année 532. Les vestiges de cette petite église, encore visibles il n'y a que quel-

ques années, à l'angle des rues Mancini et Cestai n'avaient aucun caractère spécial, réduits qu'ils étaient à de simples murs construits sur les ruines de l'ancien édifice ; mais, lorsqu'on a démoli récemment ces ruines pour construire sur leur emplacement la maison Leotta, on trouva, sous un revêtement d'enduit une fenêtre très gracieuse du gothique le plus flamboyant. Ce morceau a été conservé et incorporé dans le mur de la maison moderne.

En ce qui concerne les édifices religieux de l'époque du moyen âge, la cathédrale, érigée en 1094, par Roger, est certainement le plus remarquable de tous. Ici encore, malheureusement, les tremblements de terre de 1169 et 1693 causèrent de tels dégâts que, dans le temple reconstruit dans un autre style, rien, au premier aspect, ne rappelle cette époque. Cependant, les traces de la construction normande se font voir quand on examine attentivement cet édifice. A l'extérieur, les trois absides de style ogival qui ont résisté aux cataclysmes témoignent de la chose ; à l'intérieur, l'arc gothique apparaît également dans les chapelles du Crucifix et de l'Immaculée, ainsi que dans les longues fenêtres étroites, pareilles à des meurtrières, de cette dernière chapelle et du passage qui conduit de l'église au séminaire qui lui est contigu. Le reste architectural le plus remarquable de l'ancien Duomo, la décoration de la porte principale, n'est plus en place. Appliquée à la maison communale, après la catastrophe de 1693, peut-être parce qu'on estimait qu'elle convenait peu à un édifice religieux, elle fut plus tard transférée au Santo Carcere. Elle y attire aujourd'hui encore l'attention des curieux et des savants, qui ont beaucoup discuté relativement à son caractère. Est-elle normande et contemporaine de la construction primitive de 1094 ? Est-elle souabe et a-t-elle été ajoutée, deux siècles après, à la cathédrale ? Monseigneur de Marzo, historien et critique distingué de l'art sicilien du moyen âge et du commencement de l'époque moderne, lui refuse le caractère normand-sicilien et y trouve l'influence d'autres styles. Le style normand-sicilien, en effet, porte si évidemment l'empreinte musulmane qu'on a coutume de le désigner plus exactement sous le nom d'arabo-normand-sicilien. Plus tard, au contraire, la profusion orientale

des arabesques dans les ciselures et dans les sculptures ornementales diminua au profit d'éléments complètement différents : le symbolisme hybride et l'imitation barbare du classique, qui prévalurent dans l'Italie du Nord, particulièrement en Lombardie, et s'associèrent toujours plus étroitement aux formes de l'art teutonique. La porte de l'ancien Duomo, déclare de Marzo, en est précisément un exemple, avec son ensemble prospectif et symétrique de quatre rangées de pieds-droits, dont les trois angles contiennent de chaque côté trois petites colonnes taillés à petits carreaux et à rubans en chevron. Sur ces pieds-droits sont posées quatre rangées d'arcs à plein cintre. Le caractère teutonique de la porte ressort plus particulièrement de la série des figures symboliques placées sur les petites bases de l'architrave. Réduites à cinq, de six qu'elles étaient primitivement, elles représentent un aigle, un singe, un lion, un tigre et un homme assis sur une chaise curule, à qui il manque depuis quelque temps la tête. Le personnage disparu représentait une femme dans une posture de suppliante. Que signifie ce rébus en marbre ? La solution qui en a été donnée serait une preuve historique à ajouter à la preuve artistique, pour nier l'origine normande de cette porte et l'attribuer à la période souabe. Rappelant la destruction de Catane ordonnée par Frédéric II, on a prétendu que le personnage de l'homme assis, représentait l'Empereur lui-même, et que les animaux symbolisaient ses sentiments envers ses amis et ses ennemis ; la femme aurait figuré la ville de Catane demandant grâce au cruel Souabe. Explication plausible qui, cependant, n'a pas convaincu ceux qui, tenant pour l'origine normande du monument estiment que les emblèmes souabes sont indépendants du reste des ornements, et sont d'avis qu'ils ont été ajoutés à l'édifice de Roger, du temps de Frédéric.

Si cette singulière décoration de l'entrée principale de l'ancien Duomo doit être cherchée, aujourd'hui, au Santo Carcere, une autre porte de la cathédrale reconstruite, qui a elle aussi une valeur particulière, est restée à sa place. En l'attribuant à Antonello Gagini, fils de ce Dominique qui, s'étant transféré de Bissone « localité du

pays lombard, à Palerme, fit atteindre par son œuvre propre et celle de ses vaillants héritiers, à la sculpture sicilienne une hauteur jusque-là inconnue, les historiens catanais ont cru donner à cette porte un bien plus grand prix ; mais il ne se sont pas aperçus qu'ils lésaient, en même temps, les droits de la chronologie. L'inscription gravée sur la porte dit, en effet, qu'elle a été érigée en 1577, date à laquelle Antonello Gagini était mort, non pas seulement depuis sept ans, comme l'a fait remarquer l'auteur Musumeci, déjà cité, mais depuis quarante, comme l'indique de Marzo, qui enregistre, en 1536, le décès du sculpteur palermitain. Gagini mis de côté, comme auteur de l'ouvrage, une nouvelle question se pose : la porte est-elle l'œuvre d'un seul artiste et d'une seule époque, ou est-elle le résultat de l'assemblage de morceaux grecs ou romains avec d'autres morceaux de facture moderne ? Musumeci estime anciens et provenant probablement de la décoration de l'Odéon, la belle frise de la corniche ainsi que les colonnes composites dont les piédestaux portent sculptés en demi-relief des groupes de tritons et de néréides d'un travail exquis, et dont le soubassement est orné de gracieux hippocampes. L'architrave seule et les pieds-droits seraient modernes. Musumeci considère ces parties comme anciennes, non seulement à cause de la différence du tracé, mais aussi parce qu'ils ont un caractère mythologique peu approprié à la porte d'un édifice religieux chrétien. Hittorf, architecte du roi Charles X, chargé de l'étude des monuments siciliens, nie l'antiquité de ces ornements ; elle est niée également par de Marzo, qui rappelle que le classicisme du 16^e siècle a eu amplement recours à des sujets païens pour l'ornementation des œuvres religieuses. De toute manière, que la porte en question soit en entier du 16^e siècle ou composée de fragments antiques et de morceaux modernes, il ne peut exister aucun doute relativement à l'artiste qui l'a exécutée, en tout ou en partie. La ressemblance qui existe entre les ornements en relief et les consoles de cette porte extérieure et ceux de la porte intérieure qui donne accès à la chapelle du Crucifix, construite quatorze ans auparavant, en 1563,

prouve que le sculpteur des deux portes est le même. Or, la porte intérieure, à tort également attribuée à Gagini, a été faite, ainsi que Musumeci l'a prouvé avec les documents trouvés dans les archives de l'église, par Jean-Dominique Mazzola. De Marzo, qui confirme la chose, corrige seulement la désinence du nom de l'artiste et οιοσυη no οιοζζαη : αηηαδ es απ ηηαο, — et non Mazzola — fils d'un certain Baptiste de Carrare, n'était pas « tailleur de pierres catanais », étant né, lui aussi, à Carrare eté tant resté à Messine d'où il vint à Catane comme fondé de pouvoirs de son père, pour y recouvrer les créances de ce dernier et travailler à l'édification de cette porte, classée parmi ses meilleures œuvres, comme une des plus délicates et des plus parfaites.

Encore à Gagini a été attribué le petit lavabo en marbre de la sacristie. Toutes ces attributions démontrent que de ce génial artiste ou de son école provient ce que la Sicile possède de bien en sculpture. De forme rectangulaire et semblable à un sarcophage, ce lavabo est orné d'une décoration en demi-relief de petits enfants, de cornes d'abondance et d'autres motifs ornementaux. Il suffit de le regarder pour constater combien il est d'une facture gracieuse ; mais quel en est réellement l'auteur, on ne saurait le dire. D'ailleurs, Catane possède heureusement des œuvres authentiques de Gagini, dont nous nous occuperons plus tard. Pour l'instant, restant toujours dans la sacristie de la Cathédrale, la grande fresque de Mignemi mérite une courte mention, non pas, certes, pour sa valeur artistique, mais à cause de la scène historique, grandiose et terrible qu'elle reproduit : l'effroyable éruption de 1669, la plus formidable des temps modernes. Au fond du tableau, l'Etna soulève sa masse gigantesque ; au second plan, sur les flancs de la montagne, se dresse le nouveau cratère des monts Rossi, d'où descend jusqu'à la ville, par les pentes les plus rapides, un fleuve de lave. Le torrent de feu frappe et franchit les murailles Ouest de Catane, inonde et incendie les bas quartiers, encercle et rapetisse le château et se jette finalement à la mer, en rétrécissant le port, d'où s'enfuient à force de voiles et de rames, les navires chargés de fuyards épouvantés

Revenant de la sacristie dans l'église, les absides qui montrent, à l'extérieur, l'antique structure normande attirent également l'attention à l'intérieur de l'édifice, non tant par les fresques qui les décorent, exécutées par le romain Corradino, en 1628, que par les sarcophages royaux murés dans l'abside centrale. Le sarcophage du Sud renferme les cendres de sept personnages princiers : Frédéric II d'Aragon, roi de Sicile ; son fils Jean ; Ludovic ; Frédéric IV ; Martin ; Maria et son jeune enfant Frédéric. Dans celui de la muraille septentrionale, dort, toute seule, l'éternel sommeil, Constance, fille du quatrième Martin d'Aragon. Mais, comme le disait l'épigraphie de Mario Rapisardi, composée à l'occasion du retour de Paris à Catane de la dépouille mortelle de Vincent Bellini, « cette basilique, où reposent oubliés les ossements de tant de rois, deviendra, à partir de ce jour, célèbre par la tombe de Vincent Bellini. Ce tombeau est placé sous le second pilier de droite ; il est orné d'un petit monument dû au ciseau du florentin Tassara.

Le plus grand catanais des temps modernes, le chantre de la *Norma*, de la *Somnambule* et des *Puritains*, était digne, par la douceur de son esprit et par l'universalité de sa gloire, de reposer à côté de la plus célèbre et de la plus suave de ses compatriotes des temps passés, sainte Agathe. Le cercueil du musicien, mort à Paris en 1837, resta au cimetière du Père-Lachaise pendant près de quarante ans ; il en fut retiré en 1876, pour être transporté en Sicile, dans la ville natale du grand compositeur. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la martyre, torturée de son vivant, ne fut pas mieux traitée après sa mort, car ses restes firent de plus longs et plus pénibles voyages que ceux de Bellini, comme le montrent les bas-reliefs du chœur de l'église qui porte son nom. Dans la première moitié des trente-cinq sujets qui les composent, on a représenté la vie et le supplice de la jeune vierge ; dans la seconde, on a reproduit les vicissitudes subies par sa dépouille mortelle : leur transport à Constantinople, ordonné en 1040 par le général byzantin Georges Maniace et exécuté malgré la tempête qui se déchaina le jour du départ ; l'apparition en rêve de la sainte, une

nuît d'avril 1126, au français Gislibert ou Gilibert, commandant des gardes de l'Empereur Jean Comnène, pour lui manifester sa volonté d'être rendue à sa patrie ; l'entente du soldat français avec son camarade le calabrais Goscelme ou Goselin ; leurs hésitations et leurs nouveaux rêves plus précis ; leur descente dans Sainte-Sophie pendant la nuit du 20 mai ; l'ouverture du sarcophage, l'enlèvement à la dérobée du cadavre coupé en morceaux et caché dans leurs carquois pour éluder la vigilance des gardiens des portes ; puis l'embarquement, la relâche et les retards à Smyrne et à Corinthe ; leur nouveau rêve et la nouvelle apparition de sainte Agathe, affligée de leur lenteur ; l'arrivée en terre italienne à Tarente et la perte d'un sein de la martyre, en sortant les reliques de leurs carquois pour les assembler les unes avec les autres ; le miracle du lait fourni par ce sein à une petite enfant qui, l'ayant retrouvé, le porta à ses lèvres ; la dernière relâche à Messine ; la rencontre avec l'évêque Maurice au château d'Aci et l'entrée triomphale à Catane, le 17 août. Ces sculptures, œuvre de la fin du 16^e siècle, furent exécutées pour le compte de l'évêque Corionero et de Rebida, son successeur, et ont été découvertes, en 1835, par... Alexandre Dumas. Comme tant d'autres livres de voyages de l'auteur de *Monte-Christo*, son *Speronare* est un des ouvrages les plus curieux qu'on puisse lire : bien que fourmillant d'erreurs et de contes à dormir debout, il révèle néanmoins le sens artistique naturel de cet extraordinaire écrivain. Il a donc raison de dire, en parlant des bas-reliefs en question : « Personne n'y fait attention, aucun livre n'en parle, un cicerone ne pense à les faire voir, et cependant c'est à coup sûr une des plus curieuses choses que renferme l'église ». Il est certain, ainsi que le fait remarquer de Marzo, que la forme n'en est pas exempte de quelque liberté et qu'en certains endroits l'exécution en est négligée ; mais, dans l'ensemble, ils sont « charmants de naïveté », comme dit Dumas, qui, en les décrivant, se rend, toutefois, coupable de certaines bévues. Il attribue cette œuvre, qui, ainsi que nous l'avons dit, est de la fin du 16^e siècle, au siècle précédent ; le proconsul Quintanus devient Quintilien, Goselin

et Gilibert se réduisent à un seul. Guibert, et le romancier ne se préoccupe pas davantage de rechercher si réellement tous les livres sont muets au sujet de ces bas-reliefs, et si l'auteur en est complètement inconnu. Pour en connaître le nom, il aurait suffi de le chercher dans les *Observations sur l'histoire de Catane* de Cordaro, où cet auteur montre, avec son style très spécial, le mérite de ce travail. « L'évêque Corionero, dit-il, qui gouverna l'église catanaise de 1589 à 1595, fit exécuter les sièges en bois du chœur de la Cathédrale, où est sculpté la martyre de sainte Agathe, travail du napolitain Scipion Guido — plus exactement « de Guido — œuvre dont la perfection est toujours admirée par les étrangers ». Dès que le corps découpé en morceaux de leur cœlesse patronne fut revenu à Catane, les habitants recommencèrent à vénérer avec plus de ferveur que jamais ces précieux restes, et au 16e siècle ils pourvurent à leur conservation, dans des reliquaires dignes de les contenir. Le tronc de la sainte fut enfermé dans un buste en argent doré, dont le visage et les mains sont en émail ; il est posé sur un socle octogonal et flanqué de deux anges. La main droite tient une croix accompagnée de lys ; la main gauche tient l'épigraphe angélique. La base, qui s'appuie sur huit feuilles renversées de style gothique, est ornée d'encadrements et de panneaux ; elle est entièrement couverte d'émaux, parmi lesquels deux écussons d'Aragon, celui de Catane et quelques autres d'attribution douteuse, ainsi que des scènes du martyre, des personnages de sainte Agathe et de sainte Catherine d'Alexandrie, des deux évêques de Catane, Martial et son successeur Elie, tous les deux français, limousins même, comme l'indique l'inscription qui contourne le socle :

Virginis Istud Opus Agathae Sub Nomine Coeptum Martialis Fuerat Quo Tempore Praesul In Urbe Cataniae, Cui Pastor Successit Helias : Ambos Lemocicum Clare Produxerat Ardor.

Jusqu'ici, les lecteurs de l'inscription sont tous d'accord ; la controverse commence au sujet des quatre vers suivants :

*Artificis Manus Hoc (Haec, Hanc) Fabricavit Marte (Arte) Joannes
Bartolus Et Genitor, Celebris Cui Patria Cece (Lece) Mille Ter Et
Centum Post Partum Virginis Almae Et Decies Septem Seatioq.
Fluentibus Annis.*

La date, au sujet de laquelle il n'existe aucun doute, dit clairement que l'œuvre fut exécutée pendant le séjour de la Cour papale à Avignon, où l'évêque de Catane, Martial, s'était rendu auprès de Grégoire XI pour lui notifier l'accession de Frédéric III au trône de Sicile, et où il mourut, en confiant son diocèse et l'achèvement du reliquaire à son compatriote et successeur Elie. Mais quels furent les auteurs de la statue ? Eugène Müntz, puisque les lecteurs de l'inscription ne sont pas d'accord entre eux, quelques-uns lisant *cui patria Cete*, d'autres *cui patria leve*, adopta une troisième interprétation : *cui patria Senam*, en identifiant l'auteur du buste de sainte Agathe avec Jean de Bartolo, siennois, orfèvre de la Cour pontificale d'Avignon, et auteur d'une autre célèbre reliquaire qui renferme les chefs des saints Pierre et Paul. Il reste cependant une difficulté pour admettre cette troisième interprétation. L'inscription n'est pas commode à déchiffrer, parce que le buste est complètement couvert d'*ex-voto*, dus à la piété des fidèles. Parmi ces offrandes on compte une couronne royale, que l'on prétend avoir été donnée par Richard Cœur-de-Lion, à son passage à Catane, pendant la croisade de 1191, le collier d'or du vice-roi d'Acuna, plusieurs insignes de l'ordre de la Toison d'or et de l'ordre d'Alcantara, plusieurs seins en or et en argent, dont deux portent gravées les armes des rois d'Espagne, un grand nombre d'anneaux pastoraux et de croix épiscopales, entre autres celle de Léon XIII, ainsi que beaucoup de menus objets en or, en argent, en corail, en ambre et jusqu'à des montres. Sciuto Patti, après avoir examiné de près le reliquaire, a exclu absolument la lecture *cui patria Senam* : l'inscription porte très nettement *cui patria Cete*. L'interprétation de Müntz ne tient donc pas debout. Elle avait excité un grand enthousiasme en permettant de croire que parmi les trésors artistiques italiens, existait une autre œuvre sortie des mains merveilleuses de Bartoli. D'autre part, Sciuto Patti contredit cette explication à l'aide d'autres raisons qu'il serait trop long de rapporter. Mais, Jean de Bartolo mis à part, il reste encore à examiner qui étaient les artistes appelés dans l'inscription : *Johannes Bartolus et genitor*. Il est

d'ailleurs étrange que notre critique ait eu sous les yeux les termes de l'identification et ne l'ait pas complétée. Il en a été empêché pour avoir voulu, contrairement aux affirmations concordantes des chroniqueurs, séparer les auteurs du buste de ceux qui exécutèrent l'écrin, où l'on conserve dans sept étuis d'argent doré et ciselé, d'un travail achevé, les autres parties du corps de la martyre. Cet écrin se compose d'une caisse à base rectangulaire, à pans coupés, dont le couvercle se termine par une arête, revêtue à l'intérieur de velours brodé d'or et à l'extérieur de lames doubles d'argent vermiculé, avec des ciselures représentant des personnages de saints en relief dans des panneaux architectoniques de style gothique lamboyant, où une imagination brillante a répandu à profusion des motifs ornementaux. Ayant lu dans les *Emaillours limousins* de Maurice Ardan, que Jean et Barthélemy Vital « étaient allés à Catane, en Sicile, pour orner d'émaux le reliquaire de sainte Rosalie », et que le père de Barthélemy, Bernard, « y serait venu antérieurement pour commencer le travail ». Sciuto Patti est d'avis que ces Vital, appelés dans l'île, fabriquèrent l'écrin ; opinion que ne contredit pas l'erreur facile commise, et — puisqu'il s'agit d'un auteur français s'occupant de choses italiennes — que devait commettre Ardan, en confondant sainte Rosalie, patronne de Palerme, avec la protectrice céleste d'une ville moins importante comme Catane. Mais, après avoir reconnu en Jean, Barthélemy et Bernard Vital les auteurs de l'écrin et nié que *Johannes Bartolus et genitor* du buste fussent les siennois Jean de Bartolo et le père de celui-ci, il était et il est très facile, presque nécessaire, de les identifier avec Jean, Barthélemy (Bartolomeo ou Bartolo, qui est tout un) et Bernard, précisément père, « *genitor* », de Barthélemy, tous membres de la famille Vital, venus de Limoges à Catane pour s'occuper de ces travaux sacrés. Préoccupé de démontrer, contrairement aux affirmations concordantes de tous les chroniqueurs, que le buste et l'écrin ne sont pas de la même main, ni de la même époque, Sciuto Patti n'a pas fait cette identification si naturelle, à laquelle ne s'opposent pas les arguments adoptés par lui pour distinguer

les auteurs de l'écrin de ceux du buste. S'il est vrai, en effet, qu'il existait à Catane un *Opus Scrinei*, une institution destinée à recueillir les fonds pour la construction de l'écrin, est-il donc nécessaire, pour cela, d'exclure que ce travail ait été commandé par l'évêque Martial et son successeur Elie ? Qu'est-ce qui empêche d'admettre que ces prélats, de même qu'ils commandèrent le buste, aient également commandé — sur les fonds de l'Œuvre de l'Ecrin — ce dernier travail ? N'est-il pas même naturel qu'ils aient commandé en même temps les deux œuvres et aux mêmes artistes ? Certes, si de l'examen de leur style, il résultait que les deux ouvrages appartiennent à des époques très éloignées l'une de l'autre, l'hypothèse tomberait d'elle-même ; mais Sciuto Patti lui-même déclare que l'écrin indique qu'il est « de quelques années postérieur » au buste ; années si peu nombreuses qu'on peut admettre une « quasi-contemporanéité des deux objets, à l'aide de laquelle il explique précisément, l'origine de l'opinion qui veut que l'écrin ait été exécuté, comme le buste, par ordre et du temps des évêques Martial et Elie. On est sûr que Barthélemy Vital a vécu jusqu'en 1401 : si, donc, la caisse « montre clairement qu'elle appartient, au plus tard, aux dernières années du 14^e siècle, mais plus probablement encore aux premières du 15^e », les dates concordent bien. Du fait qu'il n'existe pas sur la caisse d'inscription ou d'indication, montrant d'une façon quelconque la date du travail ni les noms de ceux qui le commandèrent ou l'exécutèrent, il résulte précisément que cette caisse est contemporaine de la statue. Après avoir inscrit, en très mauvais distiques, sur la base de celle-ci toutes les indications désirables, les artistes durent juger superflu de les répéter sur la caisse. Si, au contraire, l'écrin était sorti d'autres mains, à une autre époque, le nouvel orfèvre aurait révélé son existence. Et pour finir, si, en l'absence d'une inscription quelconque sur l'écrin, Sciuto Patti y a reconnu les armes de Catane et celles de la famille Paternó, cela veut dire que cette famille a coopéré à cette œuvre et que le travail a été exécuté à Catane, toutes choses qui n'excluent pas l'identification des *Johannes Bartolus et genitor*, inscrits au

bas du buste, avec les Jean, Barthélemy et Bernard Vital, auteurs de l'écrin. Une seule partie de ce dernier — épuisons le sujet — est sans doute, ainsi que le démontre Sciuto Patti, d'une main différente : le couvercle, où on lit la date de 1579, très probablement l'œuvre de ce Paul Guarna, catanais, à qui l'on doit le beau reliquaire du bras de saint Georges, qui fait partie du trésor du Duomo, et la merveilleuse porte du tabernacle du maître-autel de Saint-François. L'écrin achevé et les offrandes à l'œuvre instituée pour cet objet continuant à affluer, on songea, dans la deuxième moitié du 16^e siècle, à construire une somptueuse machine destinée à recevoir, pendant la procession solennelle annuelle, les reliques de la Sainte. Cette *Bara* (catafalque), comme on l'appelle vulgairement, ou *Ferculo*, a la forme d'un petit temple dont le soubassement supporte six colonnes qui soutiennent une voûte en forme de coupole. La carcasse en bois est revêtue de plaques d'argent en partie dorées ; les lames de la voûte sont imbriquées l'une sur l'autre. Autour du socle, dans autant de panneaux, sont sculptés, d'une main habile, en demi-relief, les scènes du martyre de la jeune vierge et de la translation de son corps. Du bord inférieur de la corniche du petit temple, pendent des encarpes ou festons et des lampes d'argent ; sur la face supérieure étaient fixées autrefois douze statuettes d'argent massif représentant les douze apôtres, que des voleurs ont enlevées en même temps qu'ils dépouillaient cette machine, trois fois séculaire, d'une grande partie de son antique précieux revêtement, que la piété des fidèles a fait remettre en son état primitif. Plusieurs artistes ont contribué à cette œuvre, exécutée à diverses époques : le premier, qui y travailla de 1540 à 1550, sous l'épiscopat d'un Caracciolo, s'appelait Antoine Arcifer ou Archifel et était fils de Vincent, tous deux orfèvres catanais renommés. D'après Sciuto Patti, ce même Antoine serait aussi l'auteur des blocs qui constituent le tiers inférieur des colonnes, des ciselures à miroir qui se trouvent entre les panneaux des scènes du martyre et des gracieuses cariatides en cuivre doré qui ornent le stylobate. Un demi-siècle plus tard, en 1592, on y ajouta

les statuettes aux frais de l'évêque Corionero ; le nom de l'artiste qui les exécuta n'est pas connu. Plus tard encore, vers 1638, Paul Aversa — ou mieux d'Aversa : c'est-à-dire aversois et non pas catanais, suivant la correction proposée par de Marzo, acheva la décoration du *Ferculo*. Le même de Marzo attribue l'œuvre entière à Paul d'Aversa, et la lui fait exécuter à l'époque de l'évêque Caracciolo, tandis qu'il lui serait postérieur, au contraire, de plus de cent ans.

Chaque année, depuis des siècles, quand revient la fête de la Sainte, le *Ferculo* est promené processionnellement dans Catane. Cette fête est un des plus singuliers spectacles de la ville. Ceux qui ont lu *La Queue du Diable*, de Jean Verga, se rappelleront ce qu'en dit ce grand romancier : « A Catane le carême n'est pas précédé de carnaval ; mais, en compensation, il y a, le jour de la fête de sainte Agathe, un grand *veglione* dont toute la ville est le théâtre ». Le 3 février, le clergé régulier et séculier au complet, toutes les confraternités et congrégations pieuses — autrefois même, toutes les autorités municipales et gouvernementales — se rendent de l'église de la Calcarella, où les fidèles vénèrent le fourneau dont la martyre sortit indemne, à la Cathédrale, en portant processionnellement l'offrande des cierges. En queue du cortège, où l'on remarque les soutanes et les robes de différentes couleurs des séminaristes, des prêtres, des moines, des chanoines, des évêques et de leurs candataires, viennent les *candelore*, ainsi appelés peut-être à cause de la fête de la Chandeleur, qu'on célèbre la veille. Ces pesantes machines, sculptées et dorées, sont de colossaux candélabres, ornés de fleurs et de drapeaux, portant les énormes cierges offerts par les diverses corporations ouvrières. Le soir du même jour, des troupes de dévots, chacune suivie d'une musique, se rendent des différents quartiers de la ville sur la place du Duomo, où, après une débauche de feux d'artifice, elles chantent les louanges de la Sainte, et qu'elles quittent ensuite pour aller répéter leurs cantiques devant la maison des habitants les plus notables. Le lendemain, au jour, on ouvre la chapelle de la Sainte, située dans la petite abside de droite, un des coins de la Cathédrale où l'amateur des choses d'art ne manquera

pas de s'arrêter longuement. On y remarque au milieu de l'autel une machine qui représente la vierge catanaise couronnée par les saints Pierre et Paul ; la porte du sanctuaire ouverte dans le mur de gauche, ornée de petites colonnes supportées par des harpies soutenant, à leur tour, une décoration au centre de laquelle est reproduit le personnage de la Sainte debout sur un éléphant ; sur le côté droit, le monument funéraire de don Ferrante de Acuna, vice-roi de Sicile, qui sont les trois seuls ouvrages de sculpture de la fin du 15^e siècle existant encore à Catane. Ces sculptures sont d'une facture exquise, principalement les théories d'anges qui se déroulent dans la frise de la machine de l'autel. De la porte de la chapelle, fermée par une double grille, les dignitaires ecclésiastiques pénètrent dans le sanctuaire où sont peints à la fresque les personnages de Gilibert et de Goselin et où dans la niche la plus mystérieuse sont conservés le buste et l'écrin. On les retire de cette niche et, après une courte exposition sur le maître-autel, on les installe sur le *Ferculo* qui attend à la porte de l'église. Alors, au son grave de la grosse cloche de la Cathédrale, fondue et refondue cinq fois de 1388 à 1614, du poids de plus de mille kilogrammes, une foule de dévots enveloppés dans de grandes tuniques blanches, la tête couverte d'un bonnet de velours noir, traîne la *bara*, précédée des *candelore*, le long de l'enceinte des anciennes fortifications, dont une très petite partie est encore visible par endroits du côté du port, au Santo Carcere et dans la rue du Plébis-cite. Le lendemain, 5 février, jour précisément consacré à sainte Agathe, par le calendrier romain, la même procession recommence à circuler dans l'intérieur de la ville. A cette occasion, il n'y a pas encore très longtemps, puisque les personnes pas trop âgées en conservent le souvenir, les dames catanaises complètement enveloppées dans de grands manteaux noirs, la tête également couverte, le visage caché, ne montrant qu'un seul œil, circulaient dans les rues, arrêtant leurs parents, leurs amis ou les personnes de leur connaissance à qui elles voulaient jouer quelque tour. Les cavaliers que les « *encapuchonnées* » honoraient de leur choix avaient le devoir de les accompa-

gner partout et aussi longtemps qu'elles le désiraient, de satisfaire leurs caprices dans les magasins, dans les boutiques de pâtisseries et de bijoutiers, sans pouvoir soulever un coin du manteau, sans pouvoir les suivre quand elles les laissaient en plan, sans autre moyen de les reconnaître que de leur poser des questions plus ou moins suggestives, auxquelles elles répondaient, comme au bal masqué, d'une voix contrefaite, ou bien ne répondaient pas du tout, coutume singulière qui a dû donner lieu à qui sait combien de comédies, peut-être aussi à des tragédies, et digne d'inspirer à un des derniers témoins témoins de ce divertissement local le sujet de la très jolie nouvelle dont nous avons parlé plus haut.

IV

Outre les parties du Duomo et des autres édifices religieux déjà mentionnés, deux constructions profanes moyenâgeuses ont seules résisté aux outrages du temps et des hommes.

Avant que les Lérida et la reine Blanche eussent fondé sur les ruines du temple de Bacchus l'abbaye de Saint-Placide, les Platomoni, une très noble famille catanaise aujourd'hui éteinte, y avaient érigé au 14^e siècle leur palais, dont il reste, dans le jardin de l'abbaye, une terrasse décorée extérieurement de bandes en chevron, formées alternativement de pierres volcaniques noires et de pierres calcaires blanches. Au centre, dans un cadre découpé en feuillages, se détache l'écusson des Platomoni ; au-dessous se déroulent tout le long de la terrasse quatorze petites ogives soutenues par autant de consoles et de sous-consoles : chacune de ces ogives renferme de gracieuses sculptures en demi-relief qui représentent des fleurs, des fruits, des coquillages et des figures d'hommes.

Ce morceau est intéressant ; mais, un édifice resté complet est sans comparaison encore plus remarquable ; le château Ursino, que Frédéric II fit construire par l'architecte militaire Richard de Lentini, pour dominer la ville. La vieille forteresse est toujours debout, mais combien changée depuis l'époque de sa puissance ! La

petite Catane du moyen âge connu cependant des jours de gloire, pendant le séjour des cours angevine et aragonaise, et lorsque les parlements siciliens s'y réunirent et que son château servit précisément de résidence aux parlements et aux rois. A cette époque, la forteresse dépassait en importance même, le palais royal de Palerme, car si la solde des deux gouverneurs était la même — trente onces par an, alors que les autres gouverneurs n'en recevaient que douze, dix-huit ou au plus vingt-quatre — les servants ou gens d'armes du palais palermitain n'étaient qu'au nombre de dix-huit, tandis que le donjon catanais n'en avait pas moins de trente. Son importance était telle que les souverains espagnols n'accordaient pas aux vice-rois de Sicile le privilège d'en nommer le commandant : le roi y pourvoyait personnellement. Un autre privilège spécial était celui d'arborer deux drapeaux sur les deux tours du front Nord de la forteresse, un pour la vallée de Noto, l'autre pour celle de Démone. Des deux tours en question, celle de droite s'appelait précisément tour du Drapeau, l'autre tour du *Maritorio* (torture, question), parce qu'on y donnait la question aux accusés. L'une des deux autres tours du front Sud s'appelait tour de la *Sala* (salle) parce qu'elle était contigue à la grande salle des *Paramenti* (tentures). l'autre tour du *Magazzino* (magasin), parce qu'elle était adjacente au dépôt des engins de guerre. Par une rampe servant d'escalier on arrivait aux locaux de l'étage supérieur, et par la porte *Falsa* (fausse porte), on avait directement issue à la mer qui, avant l'éruption de 1669, baignait le côté Est de la forteresse. Quoique puissante et réputée absolument inexpugnable depuis sa fondation, elle fut augmentée de deux bastions par Frédéric d'Aragon, qui, plus tard, après les réparations de 1554, furent appelés l'un bastion de Sainte-Croix, l'autre bastion de Saint-Georges. C'est à ce saint qu'était dédiée la chapelle construite sous la salle des *Paramenti*, consacrée le 22 décembre 1391 par l'archevêque de Monreale, assisté des évêques de Catane et de Nicastro. Que d'événements dramatiques ou tragiques ont vu ces vieilles murailles ! Que de vagissements d'enfants de rois, de gémissements d'agonisants couronnés elles ont recueilli !

De combien de tortures, de prisonniers, de supplices sur la plage voisine, en particulier pendant les jours sanglants des Vêpres siciliennes n'ont-elles pas été témoins ! C'est ici que fixa sa résidence Jacques d'Aragon, le roi qui « *donnait audience à tous, assis dans la cour du château et y rendait la justice* ». C'est ici que se déroulèrent ces romans de cape et d'épée qui constituèrent l'existence de la reine Marie, fille de Frédéric III d'Aragon, et de Blanche de Navarre, veuve du roi Martin : romans pleins d'histoires d'amour, de jalousies, de fuites, de rapt, de conjurations, de séditions... Lorsque prit fin l'indépendance de la Sicile, lorsqu'elle fut réduite à ne plus être qu'une province espagnole, la gloire du château diminua rapidement, puis la nature conspira contre lui : les laves de 1669 l'entourèrent, comblèrent ses fossés, recouvrirent ses ouvrages avancés. Le tremblement de terre de 1693 le rendit inhabitable, celui de 1818 lui donna le coup de grâce. Restauré à la suite du mouvement insurrectionnel de 1837, pour contenir la ville révoltée, il fut malheureusement abîmé comme œuvre d'art architecturale, et depuis lors la situation n'a fait qu'empirer. Cependant, l'ossature primitive se révèle encore dans des murs d'environ trois mètres d'épaisseur, hauts de plus de 30, se développant sur chaque façade pendant 63 mètres ; dans les voûtes à croisillon du vestibule et des salles inférieures des tours ; dans les robustes ogives posées sur les chapiteaux romans des colonnes encastrées dans les angles des murs ; dans le très bel escalier en colimaçon qui contourne la petite tour centrale et conduit au chemin de ronde. Presque toute la décoration extérieure a été détruite, il n'en reste, à l'entrée, qu'une petite niche avec un arc trilobé où l'on aperçoit un oiseau étranglé, qui, d'après Sciuto Patti, serait, comme la décoration du Santo Carcere, une allusion à la punition infligée à la ville par Frédéric de Souabe. Sur les fenêtres de l'Est, est incrusté le Pentalfa ou Pentagramme, preuve, d'après le même archéologue, de la confiance aveugle que le Souabe avait dans les cabalistes et leurs signes figuratifs, car on lit dans le livre de Saba Malaspina la phrase suivante : « Tandis que le roi, à l'aide de subtiles investigations, cherchait à découvrir les

secrets de la nature, il honorait si fort les astrologues, les nécromanciens et les aruspices, que, suivant leurs divinations et leurs auspices, sa pensée très volage tournait à la façon du vent, d'un mouvement rapide, tantôt par ci, tantôt par là ».

V

Avec le château, nous terminons ce que nous avions à dire sur ce qui subsiste de l'ancienne Catane. Tout ce qui se voit dans la ville actuelle ne remonte pas au delà du commencement du 18^e siècle, où l'on se mit à la reconstruire après le tremblement de terre de 1693. Il est donc inutile d'expliquer pourquoi le baroque domine dans les constructions de cette époque : un baroque qui, sous l'influence du goût espagnol, doublé de l'exagération méridionale, gonfle les joues des mascarons, multiplie les cariatides et les petits enfants, étale et assemble les plus lourds festons, réunit et accumule les motifs décoratifs les plus criards. Toutes les églises de Catane sont de style baroque, parmi lesquelles sont particulièrement remarquables la Collégiale, chapelle royale des Aragons, dont l'aigle déploie ses ailes sur la façade remplie de colonnes, de statues et d'ornements ; l'Abbaye de Sainte-Agathe, avec ses fenêtres défendues par des grilles ventrues et ajourées ; l'église des *Crociferi* (porte-croix), échantillon d'architecture du style jésuitique ; celle de Saint-Placide, etc. La porte Garibaldi, plus connue parmi le peuple sous le nom de porte du Fortin, est d'un bel effet avec sa façade courbe. En 1768, époque de sa construction, elle avait été appelée officiellement porte Ferdinanda, en commémoration solennelle du mariage de Ferdinand III ou I^{er}, si l'on préfère, avec Marie-Caroline d'Autriche. Elle est d'ordre toscan et dorique, avec huit pilaîtres géminés, dont quatre soutiennent l'architrave et quatre supportent les trophées des extrémités.

De cette même époque date la *Loggia*, le palais communal, qui remplaça, en 1741, le palais sénatorial écroulé et ne conserve que le nom des anciennes *loggje* (galeries) ou *pergole* (tonnelles), qui au moyen âge servaient de lieu de réunion au Conseil de la cité. Le collègue Cutelli,

aujourd'hui transformé en pensionnat du gouvernement, date aussi du milieu du 18^e siècle. Mario Cutelli, grand seigneur et jurisconsulte distingué, destina ses revenus à la création de ce collège « à la mode d'Espagne » à une époque où dominait le goût espagnol et où le fondateur lui-même écrivait en castillan sa curieuse *Catane restaurée*.

Après la longue nuit du moyen âge, mais avant Cutelli, les bonnes études avaient refléuri à Catane, où fut fondée la première Université de la Sicile, le *Siculatorum Gimnasium*. Par concession d'Alphonse d'Aragon, le 28 octobre 1434, fut décrétée la fondation du *Studio generale*, dont la construction commença dix ans après, lorsque le pape Eugène IV expédia la bulle accordant à l'école de Catane tous les privilèges dont jouissaient les Universités italiennes, en particulier celle de Bologne. Pendant plusieurs siècles, ce *Studio* fut la seule Université où la jeunesse sicilienne pouvait obtenir le grade de docteur. C'est de là que provenait la nouvelle réputation de savante dont jouissait la ville, réputation confirmée par le Tasse dans la *Conquistata* :

Soit de Catane où habite la science...

Le palais de l'Université, érigé primitivement où se trouve aujourd'hui la place du Duomo, fut plus tard, en 1684, démoli et reconstruit sur celle qui depuis lors porte celui de plac edes Etudes ; mais, neuf ans après, lorsque l'intérieur de l'édifice n'était pas encore complètement installé, le tremblement de terre de 1693 le renversa jusqu'aux fondations. La nouvelle construction, de lignes très élégantes, plusieurs fois consolidée et refaite en partie à la suite du tremblement de terre de 1818, ne compte pas encore un siècle d'existence. Peu à peu, par suite de la nécessité d'augmenter les laboratoires, un grand nombre de branches d'études ont dû aller installer leur siège dans l'enceinte du couvent des Bénédictins.

Ce couvent est ou, pour mieux dire, était avant sa suppression, une des singularités de Catane. Une fois les Pères partis pour faire place aux soldats et aux étudiants, les longs couloirs du couvent ont été divisés et subdivisés ; le cloître le plus ancien et le plus élégant a été transformé en cour de gymnase ; une rue a été ouverte dans les terrains qui l'entouraient ; un hôpital et un observatoire

ont été construits dans les jardins. Le couvent avec ses dépendances occupait une surface d'environ dix hectares. C'était le plus grandiose édifice monastique de l'Europe, après celui de Mafra d'Estrémadure, en Portugal. Musumeci, déjà cité, dans sa réponse à Hittorf, qui lui en demandait des nouvelles, a refait l'histoire de l'ancienne demeure des moines du Mont-Cassin. Commencé en 1558, en présence du vice-roi La Cerda, qui en posa solennellement la première pierre, et terminé vingt ans plus tard, l'édifice primitif, conçu par le père bénédictin Valeriano de Franchis, comprenait le cloître le plus à l'Ouest, décoré, en 1605, de cinquante colonnes de marbre, les couloirs et les dortoirs qui lui étaient attenants, et la vieille église que les laves de 1669 détruisirent, en même temps qu'elles recouvraient les jardins du couvent. On fit alors venir de Rome l'architecte Jean Contini, sur les plans duquel, on commença, en 1687, la nouvelle église et le nouveau couvent ; mais, quelques années plus tard, le tremblement de terre de 1693 renouvelant et augmentant les ruines de l'éruption de 1669, et occasionnant la mort de trente-deux moines, obligea à recommencer ce travail de Sisyphe. Pour comble de malheur, il n'y avait alors à Catane aucun architecte : le seul qui eut survécu au tremblement de terre, Alonzo de Benedetto, était mort, lui aussi, de mort naturelle. On fit alors venir de Messine Thomas Amato qui donna les plans des dortoirs de l'Est et du Sud. On construisit ensuite, d'après le projet du palermitain Vaccarini, qui ne respecta pas l'ancienne unité grandiose du projet imaginé par de Franchis et continué par Contini, les deux réfectoires et la bibliothèque, imposants par leurs dimensions et leur décoration. François Bataille Bionda projeta le portique du nouveau cloître, et son neveu, François Bataille Santangelo, l'église et le grand escalier, dont les murs sont ornés d'encadrements en stuc blanc sur fond bleuâtre. L'église, la plus grande de toute la Sicile, devait avoir une façade tellement somptueuse, garnie de colonnes si gigantesques, que, malgré leur demi-million de rentes, les Pères la laissèrent inachevée, telle qu'on la voit aujourd'hui. Donat del Piano.

abbé calabrais, employa douze années de sa vie et dix mille onces des Pères bénédictins — 127.500 francs — pour la construction des orgues de l'église, comptées au nombre des plus célèbres de l'Europe, et comprenant soixante-douze registres, cinq rangées de claviers et deux mille neuf cent-seize tuyaux. Le baron Sartorius de Wallershausen, dont les remarquables travaux sur l'Etna sont si connus, y traça, en 1841, avec Peters, une méridienne pour laquelle Thorswalden dessina les signes du Zodiaque. Le chœur, situé derrière la tribune, comprend deux centaines de stalles, disposées en deux rangées ; les sculptures de Nicolas Bagnasco, de Palerme, représentent des scènes tirées de l'ancien Testament. Dans le nombre des ornements sacrés, on mentionne le vêtement de soie rouge piquée d'or donné par la reine Blanche aux moines bénédictins ; le reliquaire d'or orné de pierreries où les fidèles adorent le clou qui perça la main droite de Jésus, don du roi Martin, qui portait toujours cette relique sur lui ; un ostensor et un calice d'or garni de pierres précieuses, ainsi que d'autres objets des 15^e et 16^e siècles. La bibliothèque, aujourd'hui propriété de la ville, contient plusieurs milliers de volumes et un certain nombre de manuscrits, dont quelques-uns de grand prix pour le texte et les miniatures dont ils sont ornés. Elle est complétée par les archives, d'une bien plus grande valeur encore, riches de diplômes byzantins, normands et aragonais, de bulles, papales, etc. A quelques-uns de ces documents sont restés attachés les sceaux particuliers d'un travail exquis, des personnages dont ils émanent, tels que ceux de la reine Eléonore, des deux rois Martin et de la reine Blanche, femme du second et bru du premier.

Les Pères du Mont-Cassin avaient également fondé un musée, devenu municipal en 1866 et réorganisé dernièrement par François de Bartolo. On y a réuni une partie des marbres, des vases, des pierres sculptées, des mosaïques trouvés dans les fouilles exécutées dans la ville et déjà mentionnés. Il est nécessaire de dire quelques mots de certains autres de ces objets, spécialement d'une merveilleuse terre-cuite sicéliote représentant une danseuse, qui serait vraiment d'une valeur incomparable si le corps, entre le buste et les pieds qui sont intacts, n'était autre

chose qu'un méchant raccommodage en plâtre. Nous mentionnerons encore un bas-relief représentant Hercule sur le Mont Oëta, ayant autour de lui un certain nombre de personnages ; des fragments de décorations, parmi lesquels se trouve une statue intacte de la Vierge et l'Enfant. Di Marzo raconte qu'Antonello Gagini sculpta une porte pour le couvent du Petit-Carmel de Catane et comme ces morceaux appartiennent évidemment à la décoration d'une porte, dont on voit dessinée une partie de l'arc, il est permis de supposer qu'ils ont été retrouvés parmi les débris de cette maison religieuse, après le tremblement de terre.

On remarque également dans le musée un *Amphion* et un *Rapt d'Europe* sculptés en demi-relief sur pierre rouge, une *Vénus* en porphyre, plusieurs urnes cinéraires et à ossements, une grande quantité de terres-cuites, représentant des objets variés, des vases étrusques, tyrrhéno-égyptiens, siculo-grecs. La période du moyen âge et les suivantes sont représentées par des armes blanches, des armes de jet, des ornements sacrés, des travaux en porcelaine, des cartes à jouer, deux très belles tables du 16^e siècle en bois d'ébène incrusté d'ivoire, où sont représentés des événements de l'histoire romaine, un coffret d'ivoire sculpté, travail exquis et remarquable des Imbriachi. Les anciens catalogues de cette importante collection font mention d'un médaillier, dont la partie la plus précieuse brille, après 1866, comme on dit, par son absence. Par contre, a été augmenté le nombre des tableaux dont il sera bientôt question, après nous être occupé de l'autre musée de Catane, déjà cité plusieurs fois, qui appartient à la famille Biscari.

Ignace Paternò Castello, prince de Biscari. (1719-1786), a offert, dans la Catane féodale de son époque, un exemple plutôt unique que rare. La ville fut certainement, alors — « une source inépuisée d'une très florissante noblesse, d'où jaillissait un sang des plus illustres » — ainsi que le disait Muglielgini, fêré d'admiration pour l'Espagne, et tout heureux de pouvoir citer un Castillan de race pure, don Sébastien Cabarruvias Orosio, qui s'exprime ainsi à ce sujet : « *En Italie, on appelle Catanes et Valva-*

sont ceux qu'en Espagne on appelle *Infanzones*. Ce dernier mot étant « une expression ancienne, un vocable qu'on n'emploie plus maintenant », qui « vale tanto como caballero noble hijo de Algo señor de vassallo, pero no de tanta autoridad, como el titulado. Señor de título »⁽¹⁾. Mais si le membre de l'Académie des Inféconds porte aux nues la noblesse de la ville, il ne va pas cependant jusqu'à soutenir que les seigneurs catanais de son époque se distinguaient par un amour excessif des lettres et des arts. Ce fut donc d'autant plus remarquable qu'un grand seigneur comme le prince de Biscari les honorât et en fit le but, la passion de sa vie. Tous les personnages de distinction qui ont visité ce point extrême de l'Italie ont trouvé un accueil aimable et intelligent dans le palais des Biscari.

Construit vers la fin du 17^e siècle, sur la courtine des anciennes fortifications, près du port, les personnes qui le visitèrent ne durent pas être peu étonnées de trouver dans la petite et pauvre Catane de cette époque, une demeure aussi magnifique, ornée de salles somptueuses et d'un salon, dont l'architecture et la décoration sont encore aujourd'hui admirables. Dans une profusion de laques d'ors, de stucs et de fresques représentant l'histoire de don Quichotte — œuvre du catanais Pastore — le ciel d'une coupole, posée sur le centre de la voûte et éclairée par d'invisibles fenêtres, donne à ce salon une clarté et une hauteur extraordinaires. De la galerie couverte sur laquelle il s'ouvre au midi, un très gracieux escalier, ajouré et léger comme une dentelle, découpé en fines arabesques, conduit à l'étage supérieur. Il semble qu'on doive en voir descendre une belle marquise poudrée à frimas. Dans l'ornementation des fenêtres, le style baroque, qui, nous l'avons dit, domine dans la ville, est d'une richesse extraordinaire : les cariatides, les petits amours, les festons, tous les motifs décoratifs s'y trouvent prodigués. Le prince avait également fait construire, dans son palais, un théâtre, resté jusqu'au commencement du siècle dernier, avec la salle de spectacle de l'Uni-

(1) Qui « équivaut à chevalier noble hidalgo seigneur de vassal, mais qui n'est pas de si grande autorité que le *titulado* ou seigneur de titre. »

versité, le seul que possédait la ville ; mais, les plus grands titres de ce seigneur au respect de la postérité, c'est le zèle avec lequel il fit fouiller le sous-sol de Catane ainsi que sur d'autres points de l'île et du continent ; c'est le goût qui le poussa à faire l'acquisition de nombreuses œuvres d'art. Avec les objets trouvés et ceux acquis par achat, il fonda, dans un édifice construit exprès à côté de son palais, un musée à l'usage de l'Académie des Etnéens et de tous les savants. Une belle médaille fut frappée à l'occasion de la cérémonie solennelle d'inauguration, qui eut lieu au printemps de 1758, et au cours de laquelle le prince donna lecture, devant une docte assemblée, d'une ode de sa composition :

*Tel pour seconder la colère innée
D'un Roi irrité se fait ministre de sa fureur,
Et suit les traces du sanguinaire et féroce Mars,
Pour conserver le Royaume à un autre,
On le voit haleter sous le casque pesant :*

*Mais blessé, en combattant, par une main ennemie,
ou vaincu ou étendu inanimé sur le sol, ou prisonnier, il reste finalement, après la victoire de son adversaire, privé des honneurs de la sépulture et privé de gloire. Moi, je n'agis pas ainsi : au milieu des filles de Jupiter je passe les jours heureux de mon existence, et mes heures s'écoulent dans une douce paix, amie de la vertu...*

Ce qui n'empêche qu'un sculpteur l'ait représenté vêtu en héros, avec la cuirasse et la cotte de mailles, précisément dans le vestibule de ce musée où, dit-il :

*En regardant autour de moi dans des vitrines fermées,
Tout ce qu'ont offert les anciens temps, l'art et la nature,
Je suis largement récompensé de tous mes efforts,*

et alors qu'il s'exprime expressément comme suit :

*Ce sera ma gloire et mon orgueil
Après des générations futures,
D'avoir su parer ainsi d'un renom illustre, la patrie qui m'a eu
naître et de vous avoir préparé, à Vous, ses bien dignes fils, un
champ agréable et complètement fertile pour cultiver, en brisant la
honte de l'oubli, les belles Muses.*

Ce n'était pas présomption de sa part. Goethe, arrivé à Catane le 3 mai 1787. écrivait sur son journal : « Les statues, les bustes de marbre et de bronze, les vases et les autres antiquités réunies dans ce musée, ont beaucoup élargi le cercle de nos connaissances artistiques. »

On a déjà parlé des restes de l'antique *Katana* réunis dans le musée Biscari : il convient maintenant de rappeler la collection des bronzes, au nombre desquels il s'en trouve beaucoup de très remarquables, et la très riche

collection de terre-cuites et de vases étrusques et gréco-sicules. Quelques-uns de ces derniers présentent un intérêt local particulier, parce qu'ils sont de fabrication catanaise. On les reconnaît à leur poids plus considérable, dû au fait qu'à la pâte on a mélangé le sable volcanique de l'Etna, riche en silice et en fer, et à certains caractères extérieurs, tels que des formes courbes moins prononcées, un coloris plus vif, les anses fixées au bord de la lèvre de l'ouverture et quelquefois l'empreinte d'une chouette. Leur dessin plus grossier paraît encore plus inférieur quand on le compare à celui très pur de quelques vases d'autre fabrication. Un de ces derniers, en particulier, vrai joyau de la collection, montre un quadrigé étonnant, qui rappelle celui d'une métope de Sélinonte. Dans les terres-cuites on remarque un buste de grandeur naturelle, de style éginétique, remontant à une haute antiquité. Aux premiers temps de la sculpture appartiennent un bas-relief en lave représentant le combat de deux guerriers, une tête en granit rouge, de style égyptien et une autre tête en marbre blanc, de style éginétique, dont la chevelure est semée de grains de raisin. Un piédestal qui paraît avoir supporté une urne porte l'inscription grecque : Diodore Apollonius, et comme il a été trouvé à Agira, lieu de naissance du grand historien dont le père s'appelait précisément Apollonius, on suppose qu'il était surmonté de l'urne contenant les cendres de l'historiographe.

VI

Nous en aurions fini avec la Catane artistique, s'il ne restait pas dans certaines églises quelques œuvres d'art dignes d'être mentionnées. En commençant par celle qui contient les choses les plus précieuses, nous trouvons l'église Sainte-Marie-de-Jésus qui possède deux œuvres authentiques d'Antonello Gagini et où on pourrait en admirer une troisième, si elle n'avait pas depuis longtemps disparu. C'est là qu'on voit la statue de la *Vierge à l'Enfant*, du vaillant artiste palermitain, œuvre de jeunesse, mais déjà remarquable et par suite témoignage de la précocité de son admirable talent. Antonello sculpta cette statue quand il n'avait encore que vingt ans, pendant son

séjour à Messine ; mais il ne pouvait vraiment pas donner à la Vierge un visage plus beau, d'une expression plus pure, et un air plus majestueux et plus divin à l'Enfant, qui, sans avoir l'air timide qu'on lui donne habituellement, jette un regard souriant vers le spectateur. Les trois bas-reliefs des piédestaux de cette statue sont également très beaux. Celui du milieu représente la *Visite de Marie à Elisabeth*, les deux latéraux, *Saint François-d'Assise* et *Saint Antoine de Padoue*. On doit au même artiste la décoration fleurie et exquise de la porte qui donne accès dans la petite chapelle de la famille Paternò, à Sainte-Marie-de-Jésus. Nous avons déjà parlé de cette petite chapelle sépulcrale à cause de son architecture ; elle renferme un beau tableau du messinai Angelo de Chirico (1525), représentant la *Vierge Immaculée* au milieu des symboles de ses titres et des personnages de sainte Agathe et de sainte Catherine. La porte en question, commandée en 1518, à Gagini, par don Alvaro Paternò, qui la paya 30 onces — 383 francs environ — se compose de deux pilastres d'ordre corinthien cannelés, avec contre-pilastres ornés de feuilles d'acanthé ; sur l'architrave, un frontispice semi-circulaire renferme un groupe de demi-personnages : le Christ mort, entre Marie et Madeleine. Aux extrémités du frontispice, sur l'architrave, se trouvent deux petits Génies, entièrement sculptés, tenant chacun un écusson avec les armes de la famille Paternò. La troisième œuvre, aujourd'hui disparue, était, dans la même chapelle, le buste de cet Alvaro Paternò, déjà cité : travail tellement extraordinaire que quelques-uns l'ont attribué à Michel-Ange, dont Paternò, sénateur romain, aurait été l'ami dans la Ville Eternelle.

Di Marzo a non seulement nié les relations familiares qu'on a prétendu avoir existé entre ces deux hommes, mais ayant vu, avant qu'il ait disparu, le célèbre buste, il affirme qu'il ne présentait aucun des caractères de la manière de Michel-Ange, et qu'il rappelait, au contraire, précisément celle de Gagini.

Avant de quitter Sainte-Marie-de-Jésus, jetons un coup d'œil sur le grand Crucifix en bois de Jean-François Pintorno, de Petralia, en religion frère Umile, mort en 1639 et *spécialiste*, comme on dit, en Christs sculptés, dont il

orna presque toutes les églises de Sicile, de Girgenti à Nicosie, de Caltagirone à Salemi, de Milazzo à Randazzo. Le chroniqueur François Tognolelto raconte que « lorsque Pintorno était occupé à travailler, il élevait son esprit jusqu'à la contemplation ; il songeait aux douleurs atroces que la mort fit souffrir au fils du Créateur. C'est pour ce motif qu'il se retirait pour travailler dans une chambre fermée en dedans, où ses yeux se transformaient en abondantes fontaines de larmes, qu'il répandait par tendresse et compassion pour son bienaimé Seigneur ». C'est de ses réflexions angoissantes que sortaient des œuvres, comme le Crucifix en question, très pénibles à voir, qui provoquent réellement l'épouvante.

Pour revenir à Gagini, alors qu'à Catane on lui attribue tant d'œuvres qui ne sont pas de lui, personne ne lui attribue la *Madone* de Saint-Dominique-hors-les-Murs, qui est cependant bien son œuvre, comme l'a démontré De Marzo, qui a publié le contrat passé entre le sculpteur et Ludovic Platomone, évêque de Syracuse, contrat par lequel l'artiste s'engageait à sculpter, avec deux autres, une statue égale en beauté, plus belle même que celle qu'il avait faite à Palerme en 1526, et pas encore remise, par commande des frères dominicains de Sainte-Marie-la-Grande, à Catane. Or, comme on sait que l'église actuelle Saint-Dominique était précisément dédiée autrefois à Sainte-Marie-la-Grande, et qu'on aperçoit à la base de la Madone les emblèmes de l'ordre de saint Dominique, il ne serait certainement pas possible de douter que c'est bien la statue de Gagini, si en outre la main de l'auteur ne se révélait dans le style de l'œuvre, dans cette suavité de l'expression chrétienne où Gagini fut unique — dit Galeotti — comme Michel-Ange fut unique dans l'expression de la terreur. Il n'existe pas d'autres œuvres notables de sculpture dans les autres églises de Catane ; les tableaux y abondent, mais à la quantité ne correspond pas, hélas ! la qualité. Pendant les premiers siècles de l'art chrétien, la Sicile a occupé un poste très honorable, spécialement avec les travaux de mosaïque. Et si on ne sait pas que Catane en a possédé quelques-uns comparables à ceux de Cefalù, de Palerme et de Monréale, certainement la peinture religieuse y devait être

en grand honneur, étant donné que la résistance de l'île entière à l'hérésie des iconoclastes avait ses défenseurs les plus ardents et les plus efficaces sur les pentes de l'Etna. Les évêques saint Jacques et saint Sabini, qui luttèrent vaillamment pour le culte des images, étaient de Catane; l'était également l'évêque Théodore qui, avec ses collègues de Palerme, de Taormine, de Messine, de Lentini, d'Iccara, de Triocala, de Lilibée et de Syracuse, soutint la même cause au second concile de Nicée; l'était également le diacre Epifanio qui clôtura cette dévote réunion par un discours éloquent. Même pendant la domination sarrasine à Catane, restée pendant longtemps indépendante avec Taormine, Syracuse et toute la vallée de Noto ainsi que toute la vallée de Démone, la peinture chrétienne fut sauvée; mais il ne reste presque plus rien des œuvres qui alors et plus tard, y furent exécutées ou apportées du dehors. Il faut faire une exception pour les petits tableaux byzantins du Musée des Bénédictins, dont pour comble de malheur, les meilleurs, mentionnés par Di Marzo, ont disparu. Plus tard, à l'époque normande, le Duomo reçut une décoration de peintures dont notre membre de l'Académie des Inféconds, parle en ces termes: « La voûte était formée d'encadrements de pièces de bois, où l'on voyait tracés d'un pinceau très habile et antique toutes les scènes de l'ancien et du nouveau Testament »; mais cette œuvre a été perdue, comme l'ont été les peintures de Tau et de la grande nef « des fresques et des stucs très finis enrichis d'or, au point qu'on aurait dit que le Pérou avait été fixé sur ces murs ». De qui étaient ces fresques, Muglielgini ne le dit pas, et malgré toutes ses exagérations, on ne peut pas se dissimuler que, alors que Palerme et Messine, possédaient du 15^e au 16^e siècle, deux écoles de peinture très florissantes, il ne se révéla à Catane aucun maître du pinceau et qu'on n'y a apporté pas des œuvres de grands peintres étrangers.

On sait, d'après Di Marzo, qu'Antonello de Messine eut des relations avec Catane, puisqu'il s'était engagé par contrats à y peindre des œuvres qui, à sa mort, furent continuées par son fils Jacobello; mais ni des œuvres ni des contrats eux-mêmes il n'est resté aucune trace. On croit communément que la perle du Musée des Bénédictins,

la *Vierge et l'Enfant*, est de l'insigne maître messinai et, en effet, l'auteur même signa *Antonellus Missenius*, dans le petit cartel que l'on voit dans le coin inférieur de gauche ; mais, après les deux mots ci-dessus, on en lit d'autres que trop d'observateurs ont négligés, craignant peut-être de diminuer la valeur de cette œuvre d'art en ne l'attribuant pas au glorieux maître messinai. Or, l'inscription est la suivante : *Antonellus Missenius D' Saliba hoc pjecit opus 1497 die 2 julij*. Cet Antonello ne doit donc pas être confondu avec son plus célèbre homonyme et oncle ; il vécut et travailla à une époque un peu postérieure, de 1497, précisément, à 1531. Il y avait un précieux tableau de lui, aujourd'hui perdu, dans la paroisse de Pistunina, près de Messine, sur lequel son nom était écrit *Antonellus Resaliba* ; il en existe encore deux autres dans les deux églises principales de Monteforte et de Milazzo ; le premier porte écrit *Rosaliba 1530* ; le second *Eu mastru Antonellu Resaliba pinsit 1531*. Mais, si l'orthographe de son nom est aussi ambiguë et si on connaît très peu de chose sur son existence, la valeur de son art est évidente, spécialement dans le tableau de Catane, dont le *Marzo* dit avec raison qu'il suffit pour démontrer « quel divin artiste a été Saliba ». Un autre beau tableau du Musée des Bénédictins est de Pierre Novelli, de Monreale ; il représente un gigantesque saint Christophe, à la musculature genre Michel-Ange, avec un énorme bâton dans sa puissante main gauche, la poitrine large et robuste, les épaules larges et carrées sur lesquelles se tient à cheval, en s'accrochant de la main droite à l'épaisse chevelure du colosse, et tenant le globe dans la main gauche, un adorable enfant Jésus. Au même peintre ou à son école, on attribue deux autres tableaux de la galerie des Bénédictins : les *Apôtres* et une *Sainte-Famille*.

Il n'y a pas au Musée d'œuvres d'autres artistes siciliens ; il y a, par contre, une *Déposition* du Caravage, en tout pareille à celle de Rome ; un Christ bafoué, que l'on attribue à Gerard delle Noti, et beaucoup de bons tableaux d'auteurs inconnus, au nombre desquels un très beau *Tobie* de l'école de Ribéra, une *Madeleine*, une *Sainte Cécile* de l'école bolognaise, une *Mort de Caton*, peinture flamande, etc., etc.

Parmi les artistes siciliens qui travaillèrent pour les églises de Catane, on sait par l'histoire que Jacques Vignerio, un des meilleurs élèves de Caldara, fournit à la Cathédrale les œuvres que Muglielgini décrit ainsi : « Sur deux piliers, on admirait des peintures représentant saint Pierre et saint Paul, qui étaient d'un travail aussi parfait que s'ils avaient été l'œuvre de Raphaël ; mais ils sont l'ouvrage de Vignerio... » Il n'est presque pas nécessaire de prévenir que l'on perdit à tel point le souvenir de cette œuvre, à la suite du tremblement de terre, que Di Marzo ne la rappelle pas dans les tableaux de l'artiste. L'historien palermitain ne parle pas non plus d'un autre de ses tableaux (1541), qui se trouve encore à Saint-François et représente la montée au Calvaire. Une autre des rares toiles importantes échappées au tremblement de terre se trouve à Saint-Dominique. Musumeci, déjà cité, l'indiqua le premier à l'attention des connaisseurs, la décrivit, en reconnut le sujet et les personnages, et fit des inductions ingénieuses sur l'époque et l'auteur. Le tableau comprend une partie céleste, où l'on voit saint Dominique et d'autres saints de son ordre, dans l'attitude de recevoir de la Madone la couronne du Rosaire, et une partie terrestre, où se trouvent réunis après le concordat de Bologne, Clément VII et Charles-Quint, tous deux agenouillés : le Pape tourné d'un air suppliant vers la Vierge, l'empereur sur le point d'être couronné ; tout autour, la foule ; le cardinal Farnèse, plus tard Paul IV, alors doyen du Sacré-Collège, qui donna l'onction à Charles ; le cardinal Salviati qui l'habilla ; François Sforza, duc de Milan, Alexandre de Médicis, le prince d'Orange, Gattinara, chancelier impérial, et d'autres nobles personnages. De même que la narration de Giovio servit à Musumeci pour reconstruire la scène, de même les opinions de Vasari et de Lanzi le poussèrent à indiquer l'auteur probable de l'œuvre. On l'attribuait au Corrège ; mais, puisqu'elle n'a pas les caractéristiques du talent de ce maître, puisqu'elle a dû être peinte entre 1531 et 1537, époque où Allegri était à Parme, puisque l'auteur inconnu a dû prendre sur le vif à Bologne ces personnages fameux, et puisque finalement vécut presque sans interruption à Bologne, de 1506 à 1542,

Innocenzo Francucci d'Imola, à la manière duquel ressemble celle de la peinture de Catane, Musumeci en déduit qu'à Innocenzo, précisément, les Dominicains de Catane, Joseph Platamone et Aloïs Suppa, qui se trouvèrent à Bologne, commandèrent le tableau. Le premier eut l'honneur de prêcher en présence de Clément et de Charles ; le second, s'étant distingué à Trente, plut tellement au Pape et au Cardinal qu'il fut ensuite élu évêque de Girgenti. Echappée au tremblement de terre, cette œuvre remarquable se détruit cependant par suite de la piété barbare des fidèles, qui, de même qu'elle a imposé des couronnes de bronze doré aux Madones et aux Enfants Jésus de Gagini, a enfoncé dans le tableau deux guirlandes d'étoiles d'argent et des couronnes votives en corail. Un dégât plus grand a été consommé sur un ancien Saint Michel des Minorites, tout recouvert de plaques d'or et d'argent : dégradation qui fait presque préférer le sort de la *Résurrection* de Pomarami, de la *Circoncision* de Luc Cambiaso, du *Saint François* du Caravache, des quatre toiles de Raphaël Vanni, de la Trinité et de l'Abbaye de Sainte-Agathe, œuvres totalement et brusquement disparues sous les décombres de 1693. Il reste encore en bon état quelques anciennes *Madones* d'auteurs inconnus, à Saint-Gaëtan, à l'Ogninella, à Nuovaluce, aux Porte-Croix ; et une série de tableaux de l'école de Messine, parmi lesquels un *Martyre de Saint Placide*, de Campolo, aux Bénédictins ; un *Saint Pierre* qui consacre saint Béville, évêque de Catane, de Suppa, à la Cathédrale ; une *Sainte-Famille* à Sainte-Anne ; une *Sainte Marie*, de Catalano, à Sainte-Marie-de-la-Lettre ; une *Madone de l'Espérance*, de Guascogna, aux Capucins. Parmi ces peintures religieuses celles des artistes de Catane ne sont pas les plus belles ni les plus anciennes. Pour trouver dans l'histoire de la peinture sicilienne le nom d'un catanais, il faut arriver jusqu'à la fin du 16^e siècle et se contenter de ce Bernardin Negro, ou Niger, comme il signait en latin, qui peut passer pour être de Catane, bien qu'il fût né dans les environs, à Biancavilla, et qu'il se qualifiât d'origine grecque, parce que son pays natal avait été fondé un siècle auparavant par une colonie d'Epirotes émigrés pour

se soustraire à la persécution des mahométans. Il y a un tableau de ce peintre dans la petite église du Santo Carcere (Sainte-Prison), qui représente le martyr de sainte Agathe : au milieu d'une foule considérable, entourée de cruels bourreaux, sous le palais du proconsul, près de l'amphithéâtre, la sainte jeune fille voit apprêter les instruments de son épouvantable supplice : si son esprit est résolu, les assistants ont sur leur visage l'épouvante et la pitié, et déjà la puissance divine manifeste sa colère en secouant depuis les fondements la maison de l'inique magistrat. Cette peinture est considérée comme la meilleure de cet artiste, dont en réalité il ne reste qu'une autre œuvre, le tableau de Saint Jacques, dans l'église de même nom, dont la composition certainement remarquable serait plus appréciée si une horrible restauration ne l'avait abîmé.

Puis, de la fin du 16^e siècle, il faut arriver au milieu du suivant, pour trouver un autre peintre catanais d'un certain mérite : l'abbé Pierre Abbatessa, ou l'Abbadessa, qui étudia à Rome avec Christophe Roncalli, le Pomaranci, dont, des multiples œuvres éparpillées dans les églises de Catane, il ne reste que la décoration à la fresque de l'abside de l'Abbaye de Saint-Julien et une Vierge à l'Enfant, entourée d'un groupe de saints, à la Cathédrale, que notre membre de l'Académie des Inféconds définit « un étonnement de couleur ». Le tableau a de bonnes qualités de conception et de technique, et de belles attitudes montrent aussi les autres œuvres de peintres catanais du 18^e siècle : les toiles de François Gramignani, représentant la Vision de saint Vincent-de-Paul 1778, dans l'église de la Collégiale ; le Mariage de Marie et de Joseph à Saint-François ; celles de Joseph Guarnaccia, qui de Rome, où il étudia, envoya au pays les deux Saints François-de-Paul et d'Assise ; et principalement celles d'Olivio Sozzi, né en 1690, mort en 1765, après avoir produit à l'école de Conca un grand nombre d'œuvres : les grandes fresques de la coupole des Jésuites, la décoration de la grande salle de la bibliothèque universitaire — récemment démolie pour faire place à une nouvelle rangée de logettes — le Saint Jean-Baptiste, de la Trinité ; le portrait de Pierre Lauria, dans l'église

de l'Aiuto, la Sainte Apollonie de la Collégiale, l'Inachevé Saint Elie, du Carmine, etc.

Peu de noms, comme on voit, et peu de renommée, non seulement au dehors mais parmi leurs concitoyens. Dans l'histoire des arts du dessin, et aussi dans celle des lettres et des sciences, Catanè a tenu, pendant l'époque la plus rapprochée de la nôtre, un poste trop médiocre. De même, dans le reste de la Sicile la vivacité naturelle de l'esprit insulaire ne put pas, par la faute de l'oppression séculaire espagnole et bourbonnienne, être fécondée. Les richesses naturelles du sol même ne purent pas fructifier. Catane, qui était une vilaine ville de quatorze mille habitants en 1501, mit trois siècles pour en avoir cinquante mille ; mais, dans ces dernières soixante années, avec un élan comparable seulement à celui de Milan, elle a plus que triplé de population. Le port, aspiration quatre fois centenaire des Catanais, six fois commencé et six fois englouti par la mer, a pu être terminé vers la fin du siècle dernier et est devenu un des premiers du royaume. La cité se met en marche pour s'enrichir encore et se développer toujours davantage, grâce au commerce et à l'industrie. Une telle prospérité lui vient, ou pour mieux dire lui revient, de sa situation très particulière en plein milieu de la côte orientale de l'île — la plus fertile, la plus riante — au débouché de l'immense plaine féconde, appelée la *Piana* par antonomase, qui s'étend de la mer à cent kilomètres dans l'intérieur, jusqu'aux montagnes soufrifères ; et principalement du féroce mais très fertilisateur Etna. L'inscription placée, au nom de Charles II, par le vice-roi duc d'Albuquerque, dans la chapelle de Sainte-Agathe de la Cathédrale, ne ment pas : « *Clarius iam inde colluces, urbs clarissima unde celeberrimi nominis lumen extinctum tremebunda lugbas* » : la cité brille pour cette même cause d'où dépendirent ses malheurs, par le grand volcan qui a été son ennemi, qui est encore sa grande menace, mais qui est néanmoins et toujours pour Catane la source de sa richesse et de sa réputation. La piété du vice-roi attribuait aux miracles de la sainte protectrice la réputation de Catane dans le monde ; mais il suspendait une lampe

d'argent devant le tombeau de la martyre « en plus des lampes de feu et de flammes perpétuelles de l'Etna : *perpetuas Aetnae lampades ignis atque fiammarum*. De même, plus de deux mille ans auparavant, le feu sacré brillait dans le temple de Vulcain, au voisinage de ses forges. Et l'Etna est la note dominante, le motif principal, dans l'histoire de la ville comme dans les peintures qui la représentent. En aucun point de son énorme périmètre de cent cinquante kilomètres la montagne n'a un profil aussi net de pyramide fumante, comme à Catane. Et comme pour Catane elle forme la prospérité d'un grand nombre d'autres petites villes, bourgs, châteaux et hameaux disséminés sur ses flancs. L'excellent Co-meindo Muglielgini eut beau dire en manière d'avertissement : « Oh ! si l'homme considérait que cette maison, qu'il estime son paradis sur terre, aux secousses incélémentes d'un tremblement de terre peut subitement, en un clin d'œil, se changer en un enfer d'horreurs ; que cette galerie où il se distraît aux plaisirs des sens, peut se changer pour lui en un amas de pierres en morceaux. Réflexion vraiment capable de stupéfier l'épouvante elle-même et pensée susceptible de faire changer d'idée à tous ceux qui logent dans les villes, en faisant qu'ils se transforment d'habitants de ces villes en habitants de la campagne. Et où es-tu superbe âge d'or qui, quoique sans richesses, n'avait pas de prix dans tes félicités. Car si n'était venu ensuite ce siècle de fer, l'ambition humaine n'aurait pas construit autant d'outils de travail pour édifier les cités, qui deviennent ensuite la tombe de leurs habitants... » L'activité humaine ne fait pas attention aux dangers futurs éloignés et fait au contraire son profit de tout avantage prochain. Si le membre de l'Académie des Inféconds pouvait revivre, il reconnaîtrait que son sermon a été vraiment stérile ; et peut-être et sans peut-être, devant décrire la Catane russuscitée, il recommanderait à accumuler métaphore sur métaphore, dans son style hispano-sicilien, pour en sublimer la plus petite gloire. Une cependant est si grande qu'aucun éloge qu'on lui accorde ne peut se peut dire exagéré : Vincent Bellini. Si la ville n'a pas fourni d'hommes illustres dans la culture des arts figuratifs,

son orgueil est d'être la patrie de musiciens choisis, tels que Jean Pacini, Pierre-Antoine Coppola et de plusieurs autres, parmi lesquels resplendit le très aimable compositeur, à la mémoire duquel la ville a justement dédié ce qu'elle a maintenant de plus attrayant : le gracieux jardin public, le monument sculpté par Jules Monteverde et le théâtre de Scala et de Sada où résonnent ses mélodies immortelles.

(Traduit de l'ouvrage italien **Catania**,
de F. De Roberto, et augmenté
de notes.)

A. P.

Hymne à la Nuit



O nuits ! déroulez en silence
Les pages du livre des Cieux;
Astres gravitez en cadence
Dans vos sentiers harmonieux.
LAMARLINE

O nuit ! développe tes voiles
Et souris nous du haut des Cieux,
Dans ton manteau brodé d'étoiles,
Et sur ton char mystérieux.

Montre nous ta beauté sereine
Et répands sur le genre humain,
Ainsi qu'une divine reine,
Les faveurs d'un heureux destin.

Sois douce pour chaque misère
Qui gémit à chaque horizon
Et qui boit à la coupe amère
Du morne et poignant abandon.

Apaise à l'heure du silence
L'âme en pleurs qui perd tout espoir,
Et fais sourire l'espérance
Dans les cœurs épris du devoir,

O toi, dont la lyre sublime
Berce l'homme après son labeur
Et dont la caresse ranime
Le calice de chaque fleur,

Toi qui fais voltiger le rêve
Sur l'ange qui dort au berceau
Et sais alimenter la sève,
Du brin d'herbe et de l'arbrisseau,

Toi qui vois nos divers désastres
Et quiconnais l'éternité,
Dis nous, ô nuit ! quels sont ces astres
Balancés dans l'immensité ?

Dis nous si les feux de ces mondes
Semés dans ton-champ de saphir,
Eclairent les routes profondes
De l'impénétrable avenir.

Dis nous quelle est cette Puissance
Qui régla le grand mouvement.....
Et mesura chaque distance
Au sein de ton beau firmament.

Dis nous quel Monarque sublime,
A, pour prouver sa royauté,
Lancé dans le muet abîme
Ces diamants pour ta beauté.

* * *

Ta voix ainsi qu'un tendre aveu
Ou qu'une ineffable caresse,
Murmure à l'infini : c'est Dieu
Qui créa tout par sa Sagesse.

O nuit ! conseille chaque roi,
Et dis lui que toute espérance
Ne peut rayonner si la Loi
N'ouvre son temple à la Clémence.

Fais adorer la charité
Et la paix dans chaque carrière,
Pour mieux guider l'humanité
Vers les sommets de la lumière.

Console l'esclave qui boit
Souvent au calice sectaire,
Et qui gémit parce qu'il voit
Le long chemin de son calvaire.

Sois clément pour l'orphelin
Qui fait entendre son murmure
Au souffle de chaque matin,
Dans les sentiers de la Nature.

Donne le remords au pécheur,
Comme tu donnes la rosée,
L'arome ainsi que la blancheur
Aux tendres lis de la vallée,

Favorise la liberté
De l'innocence prisonnière,
Et fais chérir la vérité
Au delà de chaque frontière.

Adoucís les combats divers
Que nous soutenons dans la vie,
Et parle-nous de l'univers
Soumis aux lois de l'harmonie.

Inspire la crainte aux méchants
Et courbe les dans la poussière,
Sous le poids des regrets naissants
Et sous la voix de la prière.

Conseille partout le pardon
Sur notre brumeuse planète
Et fais briller d'un pur rayon
Les rêves ailés du poète.

Joseph MAGGINI.

TRAHISON

ou Simon MORGAZ

DRAME HISTORIQUE EN 1 ACTE

PERSONNAGES :

Simon MORGAZ.

Jean MORGAZ.

RIP, chef de la police.

de VAUDREUIL, conspirateur.

François CLERC, id.

Robert FARRAN, id.

Walter HODGE, id.

Le GRAND AIGLE, id.

Un DOMESTIQUE.

Mme Simon MORGAZ.

Agents de police et Soldats.

La Scène se passe au Canada en 1825

La Scène représente un Salon

SCÈNE I.

SIMON MORGAZ (*seul assis à son bureau devant des livres ouverts*).

J'ai beau faire et refaire ces additions maudites, le résultat est toujours le même... Le faillite... pour quelques centaines de dollars qui me manquent. On dirait qu'un esprit malfaisant s'acharne après moi, pour causer ma perte et faire échouer toutes mes affaires.

(*Il réfléchit*).

SCÈNE II.

SIMON MORGAZ, JEAN MORGAZ

SIMON (*se levant*)

As-tu réussi ?

JEAN

Non ! mon père.

SIMON

Alors ! rien ?

JEAN

Rien !

SIMON

Tu es passé chez Brown ?

JEAN

Oui !

SIMON

Et il refuse de renouveler la traite qui échoue le 15.

JEAN

Oui ! mon père !

SIMON

Mais, pourquoi ?

JEAN

Brown est Anglais !

SIMON

Et il me sait patriote ! Comment faire ! La faillite !!

JEAN

Ne vous désolez pas, mon père, tout n'est pas perdu, nous avons encore huit jours devant nous ; votre crédit, malgré la faillite de la banque Fischers et Sons, est grand ainsi que celui de vos amis.

SIMON

Mon fils, mon crédit est mort, de mauvais bruits l'ont tué et quand on a plus d'argent, on a plus d'amis !

JEAN

Vous êtes injuste, mon père.

SIMON

Chut ! voici ta mère, il ne faut pas la tracasser inutilement.

SCÈNE III.

LES MEMES, Mme MORGAZ

Mme MORGAZ

J'interromps votre entretien?

JEAN

Non, mère, je te prie même de te joindre à moi, pour décider mon père à me laisser prendre une part active à la lutte, qui d'ici peu, va s'engager pour nous délivrer du joug de l'Angleterre.

Mme MORGAZ

Tu es trop jeune.

JEAN

Comme l'a dit un grand poète.

« Aux âmes bien nées,

« La valeur n'attend pas le nombre des années ».

SIMON

Tu as à peine vingt ans.

JEAN

L'histoire de la vieille France, dans son livre d'or, consacre plus d'une page pour les héros de mon âge, tant généraux que simples soldats. Ce sont leurs voix juvéniles qui ont couvert celles des canons et qui ont fait reculer l'Europe coalisée, aux mâles accents de la « Marseillaise » et aux cris de : « Mort aux tyrans ! Vive la Liberté ! »

Mme MORGAZ

Quel enthousiasme.

SIMON

Qui, par notre temps, conduit en prison, à la mort même.

JEAN

Le supplice ne fait pas l'ignominie et qu'importe le trépas, si l'idée pour laquelle on donne sa vie, est belle et noble.

Mme MORGAZ

Qu'as-tu donc dans les veines !

JEAN

Ton sang. Celui d'une descendante des hardis compagnons qui, avec Jacques Cartier, ont conquis ce pays, et avec Montcalm, l'ont défendu contre les Anglais.

SIMON

Avec des exaltés tels que toi, on manquerait tout par trop de précipitation.

JEAN

S'il faut au conseil de vieilles barbes, il est aussi besoin de jeunes et vigoureux bras pour exécuter leurs sages délibérations.

Mme MORGAZ

Ta frénésie te fait oublier ta mère !

JEAN

La patrie est notre mère à tous, et quand elle est violée par l'étranger, c'est à ses fils de la défendre et de la venger.

SCÈNE IV.

LES MEMES, UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE (*annonçant*)

Madame est servie ! !

Mme MORGAZ

En attendant, futur héros, allons manger la soupe.
(*Ils sortent*)

SCÈNE V.

RIP, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE

Qui aurais-je l'honneur d'annoncer à Monsieur ?

RIP

Dit seulement à ton maître, qu'on veut lui parler, et si tu me connais, garde-toi bien de l'en avertir, il pourrait t'en cuire !

SCÈNE VI.

RIP (*seul, se promenant à grands pas*).

A quel homme vais-je me heurter ? Simon Morgaz, un patriote, oui, mais qui n'est ni Canadien, ni d'origine française... puis, il est momentanément gêné d'argent. La lettre que nous avons saisi à la poste est bien anodine, mais, en sachant s'en servir adroitement... La peur et la cupidité, voilà mes deux atouts maîtres... La partie est belle, maître Rip, et si tu ne la gagnes pas, tu n'es plus digne d'être Directeur de la police... Oui, mais comment m'y prendre... Rip embarrassé par les moyens : Ah ! la situation est nouvelle !!

SCÈNE VII.

RIP, SIMON MORGAZ

SIMON (*Entrant et stupéfait*).

Rip !!

RIP

Simon Morgaz, je crois qu'il est inutile de nous présenter l'un à l'autre, nous nous connaissons.

SIMON

Oui !

RIP

Mais, ce que vous ignorez, sans doute, c'est que j'ai beaucoup d'amitié pour vous.

SIMON

Ah ?

RIP

Rien de ce qui vous touche, ne me laisse indifférent.

SIMON (*railleur*).

C'est trop de bonté.

RIP

Trêve de railleries, asseyons-nous et causons.

(*Ils s'assoient*).

SIMON (*à part*).

Sa présence m'inquiète, que peut-il me vouloir !

RIP

La faillite de la banque Fischers et Sons, vous cause de grands embarras et ce matin même vous avez envoyé chez Brown pour renouveler un effet de 100 livres sterlings.

SIMON

Cinq cents dollars.

RIP

Le nom ne fait rien ni à la somme, ni au fait.

SIMON

Mes affaires commerciales ne regardent que moi.

RIP

Si je vous signale le mal, c'est que je vous apporte le remède.

SIMON

Vous !

RIP

Non seulement, je veux vous mettre à même de faire face à vos échéances, mais aussi de devenir une des plus importantes banques de Québec.

SIMON

Vous ne pouvez me croire assez novice pour penser un instant qu'à votre offre généreuse, vous ne mettez pas certaines conditions.

RIP

Je ne vous ferai pas cette injure.

SIMON

Quelles sont ces conditions ?

RIP

En échange de 30.000 livres sterlings que je vais vous remettre en banknotes, vous me donnerez le nom de vos complices.

SIMON

Quels complices !

RIP

Ceux avec qui vous conspirez contre la sécurité de l'Etat.

SIMON

Moi, je conspire.

RIP

Impossible de nier, voici une lettre saisie par moi à la poste, qui fera changer vos dires (*Simon Morgaz veut s'élancer pour s'emparer de la lettre*). Inutile, ce n'est qu'une copie, l'original est en lieu sûr, et voici de quoi vous faire tenir tranquille. (*Il lui montre un revolver.*)

SIMON (*Se reessayant*)

Est-ce là votre manière d'estimer les gens, que de leur proposer de trahir leurs amis.

RIP

Le premier devoir de tout citoyen est le respect des lois.

SIMON

Les patriotes ne reconnaissent pas celles qui leur sont imposées par l'Angleterre.

RIP

Le droit du plus fort est toujours le meilleur.

SIMON

Jusqu'au jour où le faible secoue le joug qui l'opprime.

RIP

Assez !! je ne suis pas venu ici pour vous demander votre profession de foi, mais le nom de vos complices.

SIMON

Jamais !

RIP

Insensé !! Tout à l'heure vous railliez mon amitié pour vous, je vais vous en donner une preuve.

SIMON

Je serais curieux de voir.

RIP

Vos complices, nous les connaissons tous et si je vous propose ce marché ce n'est que pour sauver votre tête.

SIMON

Pour me vouer à l'ignominie.

RIP

Croyez-vous qu'en persistant dans cette idée, on dira : Simon Morgaz, le Patriote, non, car votre mort ruinant ceux de votre parti, qui ont eu confiance en vous et vous ont confié des fonds. Pour tous, vous serez, Simon Morgaz, le failli.

SIMON

Ne m'insultez pas davantage, sortez !

RIP

Si je sors d'ici, c'est pour vous faire arrêter.

SIMON

Je ne vous retiens pas, Monsieur.

RIP

Non seulement vous, mais aussi votre femme, votre fils.

SIMON

Mon fils est innocent.

RIP

Son père est coupable et il faut écraser l'œuf avant qu'il soit éclos.

SIMON

Ma femme ne s'est jamais occupée de rien. Grâce pour eux !

RIP

Leur liberté et leur vie sont entre vos mains. Si vous refusez, pour eux comme pour vous, la prison, sans compter la faillite. Si au contraire, vous consentez, vous sauvez tous ceux que vous aimez et vous êtes riche

SIMON

Mais à quel prix ?

RIP

Personne ne le saura.

SIMON

Comment cela ?

RIP

Vous serez arrêté, jugé et condamné.

SIMON

Mais quel avantage y aura-t-il ?

RIP

Celui de sauver les apparences. Ensuite, on vous facilitera une évasion et vous pourrez aller vivre dans un autre pays, riche, honoré par tous.

SIMON

Honoré ! !

RIP

Sur le vieux continent, l'argent ne passe-t-il pas avant tout.

SIMON (*à part*)

Riche, je serai riche !

RIP

N'oubliez pas que si vous refusez, ce soir même vous serez arrêté avec vos complices et, alors, il me sera impossible de vous sauver de l'infamie.

SIMON

Et si j'accepte vos conditions qui me garantira la liberté ?

RIP (*déposant une liasse de billets de banque*)

D'abord, ces 30.000 livres sterling que je vous laisse et ma parole.

SIMON

Votre parole !

RIP

Elle vaut bien celle de Simon Morgas (*Se levant*). — Vous avez jusqu'à ce soir pour réfléchir... Je vous attendrai dans mon cabinet... Au revoir... N'oubliez pas .. que jusque là vous êtes surveillé. Au revoir. (*à part*) Il y reviendra. (*Il sort*).

SCÈNE VII.

SIMON MORGAZ (*Seul se promenant*).

Quelle affreuse position est la mienne. Si je trahis mes amis, je suis déshonoré, mais ne le suis-je pas moins, si je meurs insolvable... Avec le système d'évasion, qui pourra se douter... personne, Je resterai Simon Morgaz, le Patriote et je serai riche. Etre riche, avoir de l'or à satiété... De l'or, ce Dieu devant qui tout se courbe et plie, avec quoi tout s'achète : plaisirs, dignités, titres,

l'honneur même... Oui, mais la cause pour laquelle était engagée cette partie... Et que m'importe, à moi, sujet allemand, que le Canada soit libre où sous le joug de l'Angleterre, le meilleur gouvernement est celui qui me paie. Bah ! le sort en est jeté, allons d'abord payer cette malencontreuse traite et ensuite... chez Rip. (*Il sort*).

SCÈNE IX.

DE VAUDREUIL, FRANÇOIS CLERC, ROBERT FARRAN,
WALTER HODGE, LE GRAND AIGLE, Mme MORGAZ

! Mme MORGAZ (*entrant*).

Mon mari est sorti, mais, Messieurs, vous êtes ici chez vous.

DE VAUDREUIL

Ne verrons-nous pas Morgaz ce soir ?

Mme MORGAZ

Je pense que si, il ne m'a rien dit du contraire.

(*Elle sort*).

SCÈNE X.

LES MEMES

CLERC

Pourquoi Simon Morgaz est-il absent au moment d'une réunion.

DE VAUDREUIL

Une affaire imprévue, peut-être.

CLERC

Cela me semble louche.

FARRAN

Encore vos appréhensions.

DE VAUDREUIL

Morgaz n'est-il lié à notre cause. Aussi, compromis que nous.

CLERC

Certainement, mais...

DE VAUDREUIL

Ne serait-il pas aussi compromis que nous, plus peut-être, car c'est dans sa cave que sont cachées les armes et munitions.

CLERC

Oui, mais...

HODGE

Auriez-vous peur ?

CLERC

Cela dépend comme vous l'entendez !

HODGE

Je ne savais qu'il y eût plusieurs manières.

CLERC

Oui ! si c'est de mourir sur le champ de bataille, les armes à la main, face à face à l'ennemi, Non ! Si c'est pour me lancer dans une affaire aventureuse, dont ma tête est l'enjeu en cas d'insuccès, quand la conscience du devoir accompli est la seule récompense à espérer, Non ! Mais, si c'est de la trahison, qui vous guette dans l'ombre, pour au moment où l'on croit toucher au but, vous jeter sans défense sous la hache du bourreau, j'en ai peur ! oui, j'ai peur ! !

FARRAN

Mais, d'où viennent vos craintes.

CLERC

D'un rêve que j'ai fait l'autre nuit.

DE VAUDREUIL

Un cauchemar ne doit pas influencer des hommes, c'est bon pour des enfants.

HODGE

Tout songe, tout mensonge.

CLERC

Oui, ou un avertissement de Dieu... En quelques mots, laissez-moi vous narrer mon rêve... Sans pouvoir préciser si j'étais éveillé ou si je rêvais, par un jour de fête, Québec m'est apparue. La ville était pavoisée, mille chants joyeux retentissaient dans l'air, à chaque car-

refour on dansait aux sons de vieux chants nationaux toutes les figures étaient rayonnantes de bonheur et comme heureuses de vivre. Le soleil lui-même, semblait fêter du Canada la liberté reconquise. Puis tout à coup... tout disparut... et quand la lumière se fit de nouveau, ce riant tableau était effacé, un autre spectacle se montrait à mes yeux. La ville était remplie de cris, non plus de joie, mais d'horreur, de blasphèmes et de malédictions, les figures avaient revêtues cet air, qui est l'annonce de quelque calamité publique. Sur la grande place, éclairée par des torches tenues par des soldats anglais, au milieu de toute la garnison qui maintenait la foule, l'orchestre était remplacé par un échafaud, le bourreau montrait au peuple frémissant une tête qu'il venait de couper et cette tête... de Vaudreuil... c'était la vôtre :

DE VAUDREUIL (*Se levant*).

Si ma tête était le prix qui devait assurer l'indépendance du Canada, je la donnerais avec bonheur !... Mais, cela doit-il nous arrêter.

FARRAN et HODGE

Non ! Non !

DE VAUDREUIL

Et vous Clerc, reculez-vous ?

CLERC

Le croire une minute, serait me faire une injure.

DE VAUDREUIL (*à l'Aigle*)

Et vous, mon frère ?

GRAND AIGLE

L'Ours Blanc, mon père, avait quatre fils, trois sont déjà morts en combattant les Habits Rouges ; lui-même est tombé sur le sentier de la guerre. Avant de mourir, il nous avait fait jurer sur les os de nos ancêtres, que quel que soit le sort des armes, de rester fidèles, aux Français et à leurs amis. Le Grand Aigle tiendra son serment jusqu'à la mort.

DE VAUDREUIL (*s'asseyant*)

Merci mon frère, et maintenant Messieurs, il ne nous reste plus qu'à parler de nos affaires.

SCÈNE XI.

LES MEMES, SIMON MORGAZ

SIMON (*rentrant*)

Messieurs, veuillez m'excuser si j'arrive un peu en retard.

HODGE

Nous allons commencer à délibérer.

DE VAUDREUIL

La surexcitation des esprits est arrivée à son extrême limite, les dernières mesures adoptées par le gouvernement anglais ont produit une agitation qui ne demande qu'à se manifester à tout propos.

FARRAN

On a été jusqu'à prendre en effigie le Gouverneur Général.

CLERC

A la Chambre, l'opposition est à l'état aigu, les Députés loyalistes attaquent les actes du Gouvernement.

HODGE

Dans les comtés de Verchères, de Saint-Hyacinthe, de Lopicurie les plus ardents fils de la Liberté ont communiqué aux villes, aux bourgades, aux villages, le feu de leur patriotisme.

FARRAN

Et il n'est pas jusqu'au Clergé qui ne l'attise. En public comme en particulier, dans les sermons comme dans les entretiens, nos prêtres, prêchent contre la tyrannie anglo-saxonne. Il y a quelques jours, à Québec même dans la Cathédrale, un jeune prédicateur n'a pas craint de faire appel au sentiment national. C'est un véritable tribun de la chaire, d'une éloquence entraînante, que ne retient aucune considération personnelle et qui ferait certainement à notre cause, le sacrifice de sa liberté et de sa vie.

CLERC

Pourvu qu'on ne fasse rien avant que nous soyons

prêts. Que les chefs des Comités ne précipitent pas imprudemment les choses !

SIMON

Non, ils seront avertis et ne feront rien qui puisse contrarier nos projets.

DE VAUDREUIL

N'oublions pas que l'objectif de notre complot est de nous emparer du Gouverneur Général et des principaux membres du Conseil législatif, puis, ce coup d'Etat accompli, provoquer un mouvement populaire dans les Comtés du Saint-Laurent, installer un gouvernement provisoire en attendant que les élections eussent constitué le gouvernement national, enfin jeter les milices canadiennes contre l'armée régulière.

HODGE

Il importe que toute la population canadienne se lève au même jour, à la même heure et que les Anglais soient accablés par le nombre. Si le mouvement n'était que local, il risquerait d'être enrayé dès le début.

DE VAUDREUIL

Nous sommes en communications quotidiennes avec les divers Comités des districts qui, au premier signal, seraient prêts à suivre le chef quel qu'il soit, qui déploiera le drapeau de l'indépendance.

CLERC

Ne serons-nous secondés par personne.

DE VAUDREUIL

Bien qu'ils ignorent la conspiration, nous pouvons compter sur le concours des libéraux de la Chambre pour en assurer les conséquences... si elle réussit.

FARRAN

N'avons-nous pas à attendre un secours de France ?

DE VAUDREUIL

Non, la France est gouvernée par un monarque, qui doit son trône aux Anglais, qui en ont chassé Napoléon. Il a trop de mal à conserver son royaume pour favoriser une révolution dont la liberté est l'objectif.

HODGE

N'avons-nous pas à espérer qu'un nouveau Lafayette, vienne avec une armée de volontaires nous prêter l'appui de son épée.

DE VAUDREUIL

Non, l'époque des aventures est passée et les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire ont épuisé ce peuple généreux.

FARRAN

Nous ne devons compter que sur nous.

DE VAUDREUIL

Et sur Dieu !

HODGE

Au jour du soulèvement, les patriotes auront-ils de quoi combattre les Anglais ?

CLERC

Il n'est pas une bourgade, pas un village où l'argent n'a été distribué pour l'achat d'armes et de munitions.

FARRAN

Car le temps des discours est passé ! C'est du plomb qu'il faut envoyer à nos ennemis maintenant.

DE VAUDREUIL

Les armes ont été distribuées secrètement. Nos amis les Américains ont bien travaillé et cela ne nous a pas coûté cher.

HODGE

Comment les a-t-on transportées ?

DE VAUDREUIL

Cachées sous les madriers et entre les poutres d'un train de bois qui descendait le Saint-Laurent.

FARRAN (*A l'Aigle*)

Les guerriers de mon frère ont-ils reçu de la poudre et des balles.

LE GRAND AIGLE

Mes guerriers ont reçu des balles et de la poudre. Quand deux fois l'oiseau des nuits aura chanté, après le

signal reçu, le Grand Aigle sera sur le sentier de la guerre.

CLERC

Les Hurons suivront-ils mon frère ?

LE GRAND AIGLE

Le Grand Aigle les commande et ils lui obéissent.

DE VAUDREUIL

Morgaz, avez-vous reçu les armes promises ?

SIMON

Oui, tout est dans ma cave.

DE VAUDREUIL

Combien ?

SIMON

Trois cents fusils !

DE VAUDREUIL

Et d'armes blanches ?

SIMON

Quatre cents sabres !

DE VAUDREUIL

Et les munitions ?

SIMON

Trois tonneaux de poudre et quelques milliers de balles.

FARRAN

Si chacune d'elles tue son homme, il n'y aura bientôt plus un seul habit rouge en Canada !

SCÈNE XII.

LES MEMES, RIP, SOLDATS AU FOND

RIP (*Ouvrant brusquement la porte*).

Au nom du Roi, je vous arrête (*Aux conspirateurs qui se sont levés*). La résistance est inutile, j'ai avec moi cinquante soldats (*Montrant un revolver au Grand Aigle qui s'est précipité sur lui, un tomawak à la main*). Ah ! les Indiens sont aussi de la partie.

LE GRAND AIGLE (*reculant*)

Aouah !

CLERC

Le voilà mon rêve !

SCÈNE XIII.

LES MEMES, Mme MORGAZ, JEAN MORGAZ

Mme MORGAZ (*A Rip*).

Mon mari est innocent, ne l'arrêtez pas, il n'a jamais fait de mal.

RIP

Ce n'est pas à moi de juger, mais au tribunal.

CLERC

De quoi nous accuse-t-on ?

RIP

De conspirer contre la sécurité de l'Etat.

HODGE

Ce que vous appelez conspirer contre la sécurité de l'Etat, c'est de vouloir rendre à notre pays son indépendance et d'en chasser les oppresseurs.

FARRAN

On nous a trahi.

DE VAUDREUIL

Oui, il y a un traître parmi nous.

CLERC (*Montrant Simon*)

Le voilà !

SIMON

Moi !

JEAN

Mon père. (*Aux conspirateurs*). Messieurs, la douleur vous égare.

SIMON

Moi, qui comme vous, Messieurs, est compromis, arrêté même.

JEAN

Père !! Père !! ne te laisse pas abattre. Le temps

fera justice des calomniateurs. On reconnaîtra que l'on est trompé. Toi, père ! avoir trahi ses compagnons.

SIMON (*Faiblement*).

Non ! Non !

DE VAUDREUIL (*à Jean*).

Mon enfant, je connais ton âme française et chevaleresque, la partie est perdue cette fois, mais je suis sûr quand d'autres relèveront l'étendard de la liberté, tu seras à leurs côtés. Plut à Dieu, en attendant, qu'il te laisse dans la sainte croyance de l'innocence de ton père.

JEAN

Vous aussi vous l'accusez ?

DE VAUDREUIL

Je n'accuse personne, que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel.

FARRAN, HODGE, CLERC, et JEAN

Ainsi soit-il.

RIP (*Brusquement*)

Allons, assez parlé, en route. (*Il les fait sortir. Mme Mor-gaz soutient son mari de la poche duquel tombe un portefeuille. Rip ferme la marche*).

SCENE XIV.

JEAN (*Seul appuyé sur le montant de la porte, les suit des yeux*).

On les emmène... ma pauvre mère console mon père... Ils sont perdus et avec eux, la cause de la liberté... Et cette terrible et infamante accusation contre mon père. Il y a un traître, certes, mais pourquoi l'accuser lui plutôt qu'un autre (*Il aperçoit le portefeuille*). Un portefeuille (*le ramassant*). Qui a pu bien le laisser tomber... Sur moi, du moins il sera en sécurité... Oui, mais si on m'arrête, aussi... le portefeuille n'est peut-être pas tombé accidentellement de la poche de son propriétaire..., il l'a peut-être fait glisser au contraire intentionnellement, pour dérober aux yeux de la police, certains papiers compromettants... Oui, c'est cela, ouvrons-le... et si je commets une indiscretion c'est du moins pour le bien de notre cause (*s'asseyant à la table il ouvre le portefeuille*). Des banknotes! (*les comptant*).

Peste près de trente mille livres. On dirait qu'il y a autre chose parmi ces billets?. Oui... une carte, voyons... Celle de Rip. Qu'est-ce que tout cela veut dire. Ah ! je comprends,... c'est le prix de l'infamie, de la trahison. Hasard soit béni, toi qui va me permettre de connaître le véritable nom du misérable qui a vendu ses amis et de réhabiliter mon père.. Ah ! quel soupçon me vient, si ce nom que je cherche allait être celui de mon... Non ! Non !! Impossible... Mieux vaut la certitude quelle qu'elle soit, plutôt que ce doute affreux (*il étale les papiers*). Que vois-je.. plus moyen de douter... ils avaient raison... l'auteur de cette infamie... c'est mon père !! (*il éclate en sanglots*).

SCENE V.

JEAN, SIMON

SIMON (*rentrant, à part*).

J'ai examiné partout, dans les escaliers, rien... cependant je suis sorti le dernier... C'est ici que mon portefeuille a dû tomber. Oh ! si je n'allais pas le retrouver. Si mon trésor allait être perdu, j'en deviendrais fou. Mais, je suis sûr qu'il ne peut être qu'ici, car pendant leur conciliabule, je le tenais étroitement serré contre ma poitrine (*cherchant*). Je ne vois rien. Si quelqu'un l'avait déjà trouvé (*apercevant Jean*) Jean, si c'était lui, ah !

JEAN (*voyant son père*).

Déjà de retour ?

SIMON

Rip m'a permis de venir vous embrasser, toi et ta mère, une dernière fois.

JEAN

Aurait-il la même bonté pour les autres personnes ?

SIMON

Toi qui me défendais tout à l'heure, me soupçonnerais-tu aussi.

JEAN

Non !

SIMON

Je le savais bien.

JEAN

Moi, je suis certain,...

SIMON (*anxieux*)

De quoi ?

JEAN

Que tu ne les as pas trahis.

SIMON (*respirant*)

Ah !

JEAN

Tu les as vendus !

SIMON

Jean.

JEAN

Tu n'es remonté que pour chercher ce portefeuille.

SIMON

Ciel ! Tu ne l'as pas ouvert.

JEAN

Si... Je croyais qu'il contenait des papiers compromettants, qu'il eusse été urgent de détruire. J'avais même espéré un instant y découvrir un indice de ton innocence et tu sais ce que j'y ai trouvé... la preuve de ton infamie.

SIMON

Jean !

JEAN

Puisque l'égalité et la justice ne sont que de vains mots inventés par les hommes, à toute créature qui naît, il est un bien que Dieu donne, c'est le droit de porter haute et fière la tête, or, c'est ce bien, mon unique trésor que tu viens de vendre sans me demander si moi j'acquiesçais au marché.

SIMON

Emprisonné, condamné avec les autres, je mourrais insolvable, tu n'étais que le fils d'un failli.

JEAN

Est-il préférable d'être le fils d'un traître. Je suis jeune, j'aurais travaillé, relevé les affaires, indemnisé les créan-

ciers et parlout ton nom aurait été honoré. Du reste la conspiration restait secrète.

SIMON

Non, elle était déjà découverte, on connaissait le nom de tous les conjurés.

JEAN

Et qui te l'a dit ?

SIMON

Rip.

JEAN

Et c'est à cet appas grossier que s'est laissé prendre la cupidité. Sois sans crainte, le gouvernement britannique n'est pas si prodigue de ses deniers, pour avoir acheté si cher ce qu'il aurait connu. Et qui t'a proposé ce marché ?

SIMON

Rip.

JEAN

Ah ! c'est lui qui a joué le rôle de serpent tentateur. Après Dieu, sa vie m'appartient. Fût-ce dans dix ans, il viendra un jour où nous nous rencontrerons face à face. Alors, ce n'est pas de l'or que je lui demanderai, mais tout ce qu'un poignard bien affilé puisse prendre à un cœur en y fouillant longtemps.

SIMON

Jean !!

JEAN

Ah ! je comprends maintenant pourquoi tu ne voulais pas me laisser prendre part à l'insurrection. En vendant tes hôtes, il t'aurait fallu vendre aussi ton fils.

SIMON

Jean !!

JEAN

Ton cynisme n'allait pas encore jusqu'à ramasser ta fortune dans le sang de ton enfant.

SIMON

Cette fortune, c'était pour ta mère et pour toi que je la voulais.

JEAN

Ma mère et moi nous ne sommes pas de cette race, où l'on efface tout avec de l'or. Pour laver une telle tache de honte, il faut du sang.

SIMON

Du sang !

JEAN

Oui, tu m'as compris.

SIMON

Non.

JEAN

Tu ne comprends pas qu'il n'y a qu'une manière de diminuer la répulsion qu'inspire ton forfait : Te tuer.

SIMON

Me tuer... me tuer... j'aurai tout sacrifié, tout foulé aux pieds pour avoir de l'or et quand j'en ai à satiété, j'irai me tuer... Allons donc, tu es fou !

JEAN

Est-ce là ton dernier mot ?

SIMON

Oui !

JEAN

Eh bien ! c'est moi qui vais te tuer.

SIMON

Toi ! Ah ! Monsieur aux sentiments chevaleresques, est-ce là votre façon de comprendre l'amour filial.

JEAN

L'amour filial. Crois-tu qu'il suffise à un homme de donner le jour à un enfant, pour le mériter. Non, faut-il encore qu'il lui indique et lui fraye le chemin du devoir, où avec du travail et de l'intelligence, il peut aspirer à tout ; car cet amour-là, il n'est fait que de reconnais-

sance et de respect. Et quel respect veux-tu que l'on ait pour un homme tel que toi !

SIMON

C'est ton père que tu juges !

JEAN

Je n'ai plus de père.

SIMON

Mais, c'est mon nom que tu portes.

JEAN

Les fils de Judas réclamèrent-ils celui de leur père... N'as-tu jamais songé aux remords !

SIMON

Bah ! des contes inventés pour effrayer les esprits faibles. Je suis riche.

JEAN

Et les révoltes de ta conscience, les noieras-tu sous les flots de ton or.

SIMON

Niaiseries que tout cela.

JEAN

As-tu pensé aux nuits d'insomnies où tu verras tes amis sortir tout sanglants de leurs tombeaux pour venir te demander compte de leur tête.

SIMON

Jean !

JEAN

Quand dans la nuit tu te réveilleras, le corps inondé de la sueur de la peur ; regarde-là bien, elle est rouge, c'est du sang, le prix de ton or.

SIMON

Assez !

JEAN

Quels sont ces bruits que t'apporte la brise. N'y entends-tu pas des plaintes... les gémissements d'une mère qui pleure son fils... d'une femme qui appelle son mari ou son fiancé, envoyé par toi à l'échafaud.

SIMON

Grâce.

JEAN

Ce n'est pas à moi qu'il faut demander grâce ! à moi que tu enrichis, mais à ce peuple dont tu viens de resserrer les liens qui l'opprime. Te fera-t-il grâce lui. Et à cet enfant qui te réclame son père, que vas-tu lui répondre. Que tu as de l'or.

SIMON

Pitié.

JEAN

Non ! Partout où tu iras, quelqu'éloigné et obscur soit le coin où tu cacheras ton existence tu entendras s'élever autour de ton nom, un concert d'injures et de malédictions. Que tu sois reconnu, tu te verras repoussé de tous, chassé de partout comme une bête malfaisante.

SIMON (*qui vient de s'emparer du portefeuille que Jean a laissé sur la table*).

Ah ! te voilà retrouvé, mon trésor que je croyais à jamais perdu (*à Jean*). J'allais m'attendrir aux balivernes que depuis une heure tu me dérites, mais tiens, voilà mon fétiche avec lui, je ne crains rien, je suis riche. Si les remords viennent m'assaillir, je les noierai dans l'ivresse. Maintenant, je vais rejoindre Rip.

JEAN

Insensé !!! Dans ta folie tu m'oublies.

SIMON

Non, Jean... puisque te voilà enfin raisonnable, je partagerai avec toi il y en a assez pour nous deux, ta part sera belle, mais laisse moi partir.

JEAN

Tu ne sortiras pas !

SIMON

Tu manques de confiance. Veux-tu que je te laisse la moitié de mon or ?

JEAN

Garde ton or. Tu ne sortiras pas.

SIMON

Je t'ordonne maintenant de me faire place.

JEAN

Non !

SIMON

Ni les prières, ni les ordres ne peuvent rien faire sur toi ?

JEAN

Non !

SIMON (*se précipitant sur Jean*)

Eh bien ! j'emploierai la force ! (*Ils luttent*).

JEAN

Misérable !

SIMON

Fils dénaturé !

JEAN

Lâche !

SIMON

Me céderas-tu ?

JEAN

Jamais.

SIMON

Il faut donc que je t'étrangle pour me laisser passer.

(*Coup de feu, Simon tombe mort*)

Ah !!!

JEAN

Qu'ai-je fait (*se penchant sur le cadavre*). Mort.. mort par ma main. Ah ! fatale destinée qui m'a fait frapper l'être, qu'il y a une heure, j'estimais le plus au monde, et qui maintenant me fait horreur. Mais comment le coup est-il parti ?.. Est-ce bien moi qui l'ai tué ? Que la justice divine me juge.

SCENE XVI.

LES MEMES, Mme MORGAZ

Mme MORGAZ (*se précipitant*)

Simon... Mort (*elle pleure*).

JEAN

Pleure, pauvre mère ! pleure, pauvre martyre. Ce n'est que le commencement de l'expiation pour nous victimes innocentes, dont le malheur n'inspirera jamais que de la haine et du dégoût !

SCENE XVII.

LES MEMES, RIP

RIP (*rentrant*).

Quel est ce bruit. (*Apercevant le corps de Morgaz*). Simon Morgaz !!! (*se penchant*). Mort !!!
(*il se redresse et porte la main à son chapeau qu'il veut ôter*).

JEAN (*arrêtant son mouvement*)

Restez couvert... même mort, on ne salue pas un traître !!

Rideau.

Petits Poèmes ou Proses très divers

Extraits de " Pour dire à ceux qui entendent "

I

PRÉFACE

Suis-moi, lecteur, si tu sens dans ton cœur la banale et si belle chanson des mols; lis-moi lecteur sans fard, à haute voix, bien haut, ou — si c'est ton humeur — tout bas.

Lis-moi, lecteur, si tu sens le sens des sons berçant le sens des sens dans ton cœur. Lis, mais entends.

Pour lire, il faut ouïr, lecteur, tout bonnement. Si tu le comprends, tu sens dans ton cœur le sens des chansons. Mais, si ton œil meurtrit les sons trop savamment, nous ne pouvons nous comprendre, car tu ne sais pas entendre.

Ouis-moi donc, lecteur, si cette préface ne t'embarrasse point et sait toucher ton cœur.

II

Prélude à ma Muse

Que ce soit poème ou prose, ce que je vais conter, peu m'importe le nom de la chose, si tu te plais à l'écouter. Mais dis ? Lorsque tu chantes ou même vocalises quelque phrase aimée d'un Schumann ou d'un Wagner, ne crois-tu pas que cette ivresse exquise, dont notre âme est alors toute emprise, en notre langue puisse être mise sans souci d'aligner des vers ?

O ma Muse vivante et fidèle, depuis toujours les pédants se mêlent de nos amours et de nos caresses, décrètent des lois à nos tendresses pour couler dans leurs moules nos libres ivresses, pour forger des chaînes à nos baisers. Quoi donc ? Lorsque mon penser s'extasie en la grandeur de nos amours, lorsque je sens au rythme de la vie chanter en moi les accents dont s'exalte ton génie puissant... faut-il que de mon penser soit maître le rythme d'un autre penser ? Peu me chaut ! Comme deux amants goûtent les voluptés suprêmes en méprisant les anathèmes de leur monde, viens, ma Muse, que nous aimions longuement.

A moi comme à l'oiseau mon libre chant ! A moi comme au ruisseau l'imprévu de mon parler ! Quand tout chante devant le sage, que chaque être dit le frisson qui l'a fait naître, dit et redit au poète le rythme dont il vit, le poète — le sage — a droit à son langage.

Et que ce soit poème ou prose, Muse, ce que je veux chanter, peu m'importe le nom de la chose, si tu te plais à m'écouter.

III

MIREILLE

Pour Frédéric Mistral et

Camille Flammarion.

La belle Sainte Estelle, n'est visible qu'en songe et Mireille est au ciel une étoile invisible.

Mireille est au ciel une étoile dont le nom de douceur extrême berce notre oreille d'un charme câlin à la résonnance en nos cœurs sans pareille. Mireille est au ciel une étoile dont le nom de nous est plus chéri que celui même de son poète immortel.

La Sainte Etoile est une planète, mais pour les poètes chaque planète est une étoile, sauf quand elle est la terre dont les mystères ne désaltèrent point leur soif d'idéal. La Sainte étoile sans pareille que prédirent les poètes à leurs fidèles, c'est Mireille !

Et Mireille sur la terre est une femme — la femme invisible qu'on aime — dont le nom de douceur extrême berce notre oreille d'un charme câlin à la résonnance en nos cœurs sans pareille.

Mais, le poète aime Mireille dans la femme qu'il aime et se mirant dans les yeux d'icelle il aperçoit l'Estelle, l'étoile de Mireille.

IV

Berceuse Blanche

Pour ma mère.

Dormez, dormez, petits bébés ! En songe voyez
les choses sans but connu des hommes perdus,

Dormez, dormez, petits bébés. En songe voyez les
choses que nous ne verrons plus.

Dormez, dormez, bébés petits. Dans vos songes me-
nus, le temps est infini et l'espace absolu.

Dormez, sous vos paupières dansent dans la lumière
les destins enchantés. Les jardins merveilleux des terres
promises déploient sous vos yeux les lointaines allées
où les fées devisent, les lointaines allées où devisent
les fées.

Dormez, petits enfants. Allez ravir le ravissement de
l'empire aux enchantements et l'apporter dans vos sou-
rires. Dormez, petits enfants. Rapportez à vos m  mams,
   la fin de leurs veilles, l'infini des tendresses du
pays des merveilles. Dormez petits enfants.

Petits bébés, dormez, dormez bien : l'ivresse des in-
connus, demain ne vous connaîtra plus.

Dormez, voyez en songe les choses dont le but de
sagesse pour nous est perdu.

Petits bébés, dormez. Dormez d'autant plus que de-
main vous ne dormirez plus.

V

Griserie Blanche

Dans le coin sombre de ton boudoir, où les colifichets exotiques parsèment l'ombre de petits miroirs dont les reflets hétéroclites s'animent aux rayons roses filtrés par les persiennes closes ;

En l'ombre bleue de ton boudoir où le piano de palissandre présente son clavier d'ivoire dont tes mains viennent s'éprendre ;

Ah ! que ces mains qui, mutines assassinent de caresses ton amant, ou badinent innocemment, que ces mains clavecinent les chansons câlines, dont les ferveurs versent à nos âmes enfantines la tendresse des mamans.

VI

AUBADE

Pour ma femme.

Ah ! ce n'est pas tous les jours que les amours font la joie dans nos cœurs ! Pour célébrer ta conquête, pour éveiller le bonheur, comme les petits enfants exhubérant de force et d'aurore, nous chanterons, nous rirons pleins d'un sauvage délire, nous chanterons, nous rirons encore et encore, pour célébrer ta conquête, pour conserver le bonheur.

Sur ma lyre en fête, je mettrai des roses, et pour mieux rire, je te dirai des choses, des choses bêtes, bêtes à faire pleurer, pour célébrer ta conquête, pour conserver le bonheur, dont j'ai plein le cœur. ;

Joyeux, nous oublierons le monde et danserons la ronde à deux. Nous sautillerons comme des fillettes en quête de baisers innocents. Nous ferons la fête comme deux enfants, ferons la dinette de mets éniivrants, boirons l'ambrosie de nos fantaisies et lancerons nos cris perçants. Ah ! ce n'est pas tous les jours que sur ma lyre en fête, je puis chanter mes amours, comme un gai troubadour, n'ayant martel en tête, mais le bonheur plein le cœur.

VII

Le Geste dans la Nuit

Pour A.-T. Giacomoni.

Se pourrait-il que j'ose à cette heure entrer dans sa demeure ?... Derrière la vitre close, qui par moments encore de reflets se colore, sa main mignonne effleure des choses et pose un baiser de ses doigts roses sur quelque chose d'effacé.

Que fallait-il que je dise ?... Plein de grâce indécise, le geste qui me grise, d'une épouvante exquise m'a chassé.

VIII

Aux Cerfs-Volants de Stamboul

Pour mon ami Djemal Tort effendi.

Cerfs-volants envolés aux pays des sultanes, hissant parmi l'azur vos six pans colorés, hexagones planeurs des rives ottomanes, de versets du Coran avec soin décorés par les mignonnes mains des jeunes musulmanes ;

Quand d'Occident viendront les grands aéroplanes autour des minarets se poursuivre éivrés pour voler sur Stamboul et ses dômes dorés, à ces nouveaux oiseaux voudrez-vous faire fête ou bien, rendus jaloux, direz-vous au Prophète de chasser de vos airs ces enfants du Yaour ?

Quand au seuil des palais de marbre du Bosphore, l'aéroplane aussi viendra porter l'amour, les caïques et vous, le pourrez-vous encore ?

IX

Jean Pierre le Gueux

Pour ma fille Edith.

Pour une boucle de cheveux, qu'il garde en un beau ruban bleu, Jean Pierre le Gueux, de moi s'en devint amoureux. Que va-t-il arriver Grand Dieu ! A présent, il me veut, Jean Pierre le Gueux.

Jean Pierre le Gueux, Jean Pierre me veut.

On dit que cela ne se peut, je suis trop riche et toi trop gueux, Jean Pierre le Gueux. Il faut écouter les bons vieux, essuie les larmes de tes yeux, n'en sois pas malheureux, Jean Pierre le Gueux.

Jean Pierre le Gueux, cela ne se peut.

Jean Pierre est parti furieux, mordant ma boucle de cheveux, Jean Pierre le Gueux. Et, s'enfuyant vers le lac bleu, il y rendit son âme à Dieu. A présent, je le veux, Jean Pierre le Gueux.

Jean Pierre le Gueux, mon seul amoureux.

X

Cauchemar Bleu

Ronde pour les grands enfants.

Pour ma fille Lucie.

Chut ! pour bercer notre misère, il nous faut parler plus bas ; voici venir l'heure des chimères — pendant que le loup n'y est pas.

Tourne, Rose Bleue du Paradis, tourne Rose Bleue du Paradis, tourne, tourne, tourne — pendant que le loup n'y est pas.

Les sapins de Noël sont flétris, coupés les lauriers-roses ! Tourne, Rose Bleue du Paradis, de nos rêves pompeusement parée. Si nos pleurs ne sèchent pas, nos larmes feront la rosée — pendant que le Loup n'y est pas.

Sur les p'tits bateaux qui vont sur l'eau, monsieur Dumollet revenant de voyage, un oiseau bleu nous portera du pays de Cócagne. Petit Poucet nous mènera, pour nous mettre en ménage, dans un château en Espagne où les demoiselles trouveront le Prince Charmant et les messieurs, la Belle-au-Bois-Dormant.

Tourne, tourne, tourne, ô Rose Bleue du Paradis ! Pour embellir tes pétales, nous décrocherons les étoiles !.. Tourne, tourne, tourne, que ne ferions-nous pas ?... — pendant que le Loup n'y est pas.

XI

D'Or et d'Argent

Pour mon frère Pierre.

C'est — des épis d'or et d'argent que la Reine a dans ses grands champs. Elle n'a pas besoin d'en faire du pain, comme les malheureux pour se nourrir. Elle en cueille pour la moindre chose, elle les égrène par jeu ou mieux, elle en fait des bouquets comme d'autres font des bouquets de roses et les met mourir en des vases somptueux.

C'est — des habits d'or et d'argent que la Reine dans son palais revêt à tous les instants. Comme elle en a beaucoup, beaucoup, elle ne sait plus du tout celui qui est du meilleur goût ou qui lui va le mieux pour plaire à ses amoureux.

Et c'est encore — des bijoux d'argent et d'or que plein ses vastes coffrets la Reine a dans son palais. Et la Reine possède encore autres trésors secrets, encore et encore.

Mais, la Riche Reine, malgré ses trésors connaîtra la peine plus que pauvres gens, a pris pour mari un homme d'argent, aura comme ami des hommes d'argent et même, avec son cœur d'or, aura comme amants des hommes d'argent qui jamais n'aiment vraiment.

Et pauvre est la Reine, avec tout son or et tout son argent.

XII

Au Jardin du Sommeil

Pour Léon VERANE.

Au jardin du sommeil, où rêve le silence des ombres que la lune a sculpté dans la nuit, en la vasque endormie où se fige l'ennui, trois jets d'eaux inclinés vers le centre, sans bruit sous le clair de la lune, en l'onde qui reluit versent comme à torrents les larmes de l'absence...

au jardin du sommeil où s'endort le silence.

Et sur le vert gazon, près d'un buisson de roses, toute nue en sa chair comme une fleur éclore, respirant d'un pavot le parfum de langueur, sans un frisson d'amour, une nymphe repose.

Ivre de nonchalance en souriant aux fleurs où de lourds papillons majestueux se posent, au jardin du sommeil, près d'un buisson de roses, sous le clair de la lune une nymphe se meurt.

XIII

CARNAVAL

A la lueur des lampions que de mondes et de mines ! Est-ce une vision, dont mon cœur se chagrine ? Les masques « cascudent » et la mascarade, illusion — ou véritable — est épouvantable.

Ah ! Les pierrots, les colombines, les arlequins, polichinelles... Des plus hideuses aux plus belles, les mines postiches à la gaîté lubrique sont marqués des signes tragiques.

La Folie agite ce monde et ses grelots veloutés, de leur chanson vagabonde scandent la volupté. Mais ce sont, entrant dans la ronde satanique, nos baisers avec nos larmes, nos soupirs avec nos rires. Ce sont nos vices et nos vertus qui dorment en un cauchemar de paillard ; ce sont nos vices et nos vertus qui se font hommes. C'est le tohu-bohu des espoirs mièvres et des regrets superflus, tohu-bohu qui nous enfièvre d'allégresse factice mais ardente et farouche.

Ce sont les masques fantasques dont la Folie inspiratrice a mordu la bouche et dont les frissons d'ivresse sont des spasmes farouches. La Folie les entraîne et les mène à sa couche où chacun se tord sous les caresses dont l'ivresse pressent le sang et pressent la mort.

A la lueur des lampions la Folie agite le monde, mais je ne vois parmi sa ronde, malgré les illusions multicolores, que la danse de ses croque-morts.

XIV

Aveu Secret

Mœterlinck, un aimé de mon âme stoïque, m'apprit dans quelque livre en sa prose mystique que pour bien exprimer l'exquis des sentiments il faut taire les mots que rêvent les amants.

Rien ne peut égaler la sublime éloquence dont la simplicité pare le vrai silence, et votre âme a frémi du frisson des beautés dont se nourrit mon cœur loin des réalités.

Pour l'au-delà d'amour dont les secrètes causes nous font un voile ami sur la laideur des choses, sans un aveu banal et sans tangible espoir, muets laissons sur nous le linçeuil du devoir.

XV

L'Oiseau Bleu

Pour Edme Tassy.

Quand les raisons de nos chansons sont trop bonnes, on ne peut les dire. Pour mieux les sentir je ne raisonne mes chansons pour personne.

Quand l'oiseau bleu de la légende voltige autour de la maison, son ombre projette des rêves qui s'accrochent sans façon au bout de ma plume.

Et je les chante tant ils m'enchantent.

Lors, si mon cœur s'allume, je ne demande à personne si les chansons qu'ils me donnent ont de bonnes raisons assez pour que j'achève le rêve accroché.

Et si tous ceux dont l'oiseau bleu porte sur ses ailes le secret de leur cœur, se rappellent ses messages, jamais poète en ses chansons n'aura paru plus sage et jamais son langage, éveillé plus de raisons.

Mais, si les raisons de nos chansons sont trop bonnes, on ne peut les dire à personne.

XVI

Le Poète aux Philistins

Si vous ne savez pas la saveur amère de la vie, si vous ne rêvez pas comme rêvait votre mère à votre berceau, vous ne pouvez jouir de nos chimères et nos rêveries ne sont pour vous que des mots dont vous avez laissé fuir le sens le plus beau.

Si vous ne connaissez pas la colère de l'aristocrate misère, si vous n'avez pas dans le cœur les blasphèmes du malheur, si dans votre âme vagabonde, aucune révolte ne gronde auréolée de la joie qui flamboie à savoir la victoire de nos chants enflammants, que faites-vous à nous entendre ? Fermez le livre, allez apprendre ;

Allez apprendre la vie, qui fait le rêve et la féerie, qui fait la langue et la poésie ;
pour comprendre le beau, pour entendre les mots, allez apprendre la vie.

TABLE DES MATIÈRES

Bureau de l'Académie du Var	IV
Liste générale des Membres.....	V
Procès-verbaux des séances.....	XIX
A François Fabié, poésie de M. Ch. RISSE.....	29
Catane, par M. le Commandant A. PAILHES.....	30
Hymne à la Nuit, poésie de M. MAGGINI.....	82
Trahison ou Simon Morgaz, drame historique en 1 acte, de M. PARÈS.....	86
Petits poèmes ou proses très divers, par M. Ch. RISSE.....	112



Publications de l'Académie du Var

- Années 1832 à 1865 — 29 volumes in 8°.
1868. — 1 volume in-8° de 358 pages
1869. — 1 volume in-8° de 556 pages
1870. — 1 volume in-8° de 358 pages
1871. — 1 volume in-8° de 394 pages
1872. — 1 volume in-8° de 334 pages
1873. — 1 volume in-8° de 480 pages
1874-75-76. — 1 volume in-8° de 406 pages
1877-78. — 1 volume in-8° de 475 pages
1881. — 1 volume in-8° de 334 pages
1882-1883. — 1 volume in-8° de 534 pages
1884-1885. — 1 volume in-8° de 508 pages
1886. — 1 volume in-8° de 332 pages
1887-88. — 1 volume in-8° de 480 pages
1889-90. — 1 volume in-8° de 508 pages
1891-92. — 1 volume in-8° de 480 pages
1893-94. — 1 volume in-8° de 432 pages
1895. — 1 volume in-8° de 228 pages
1896. — 1 volume in-8° de 180 pages
1897. — 1 volume in-8° de 264 pages
1898. — 1 volume in-8° de 196 pages
1899. — 1 volume in-8° de 198 pages
1900. — Livre d'or du Centenaire, 1 vol. in-8° de 230 pag.
1901. — 1 volume in-8° de 258 pages
1902. — 1 volume in-8° de 180 pages
1903. — 1 volume in-8° de 496 pages
1904. — 1 volume in-8° de 264 pages
1905. — 1 volume in-8° de 270 pages
1906. — 1 volume in-8° de 128 pages
1907. — 1 volume in-8° de 156 pages
1908. — 1 volume in-8° de 184 pages
1909. — 1 volume in-8° de 216 pages.
1910. — 1 volume in-8° de 144 pages.
1911. — 1 volume in-8° de 120 pages.
1912. — 1 volume in-8° de 122 pages.
1913. — 1 volume in-8° de 128 pages.
-

Ces volumes sont en vente, sauf les années 1832 à 1865 qui sont épuisées. — S'adresser à M. le Président de l'Académie du Var, rue Hoche, 5, à Toulon.

